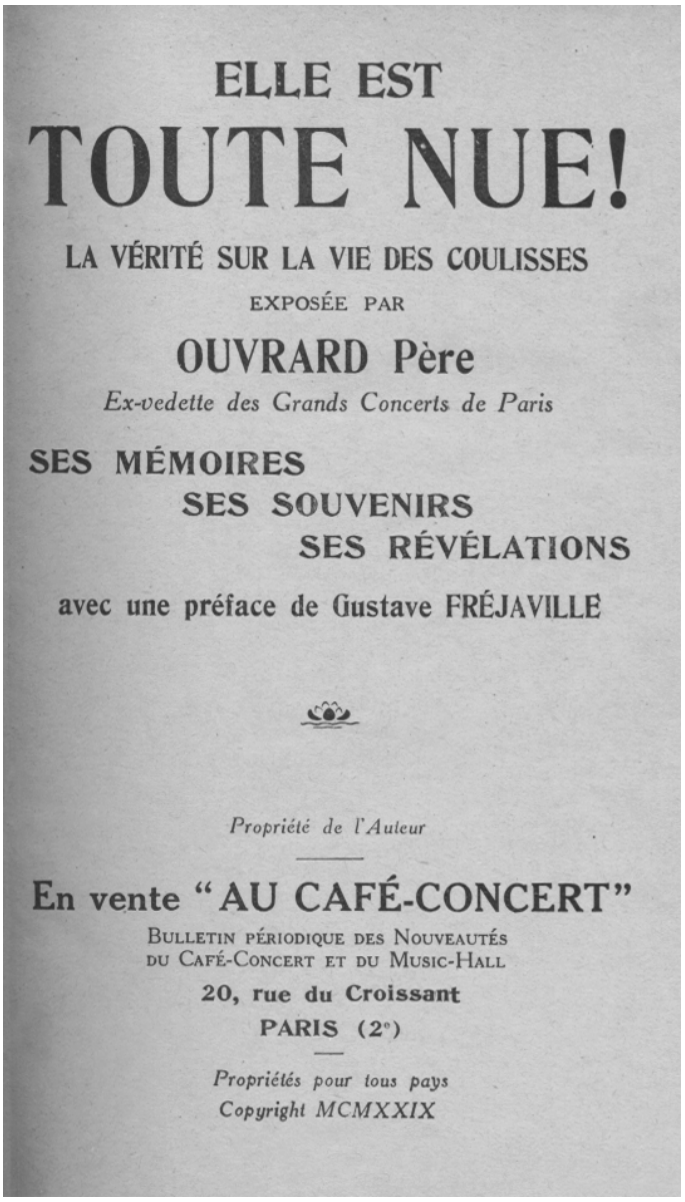
ELLE EST TOUTE NUE !

LA VÉRITÉ SUR LA VIE DES COULISSES



ELLE EST

TOUTE NUE!

LA VÉRITÉ SUR LA VIE DES COULISSES

EXPOSÉE PAR

OUVRARD Père

Ex-vedette des Grands Concerts de Paris

SES MÉMOIRES
SES SOUVENIRS
SES RÉVÉLATIONS

avec une préface de Gustave FRÉJAVILLE

Propriété de l'Auteur

En vente "AU CAFÉ-CONCERT"

BULLETIN PÉRIODIQUE DES NOUVEAUTÉS
DU CAFÉ-CONCERT ET DU MUSIC-HALL

20, rue du Croissant
PARIS (2e)

Propriétés pour tous pays
Copyright MCMXXIX

EXPOSÉE PAR

OUVRARD Père
Ex-vedette des Grands Concerts de Paris

SES MÉMOIRES

SES SOUVENIRS

SES RÉVÉLATIONS

avec une préface de Gustave FRÉJAVILLE

***

Propriété de l'Auteur

En vente"AU CAFÉ-CONCERT"

Bulletin périodique des nouveautés du café-concert et du music-hall
20, rue du Croissant
PARIS (2e)

Propriétés pour tous pays

Copyright MCMXXIX

À mon compatriote et ami PAUL BERTHELOT de *"La Petite Gironde*"

Table des matières

PRÉFACE 5
À MES LECTEURS 7
PREMIÈRE PARTIE 8
LE DÉPART 8
MES PREMIERS DÉBUTS 9
LES GRANDS CENTRES 13
PARIS ! 15
PLESSIS 20
PAULUS 26
VIE INTIME 30
AIX-LES-BAINS 32
LE PIED A TERRE 33
ARNAUD 37
SULBAC 38
LES MIMES 39
VEDETTES FÉMININES 41
AMIATI 41
MADAME GRAINDOR 41
MARIA RIVIERE 42
LES GOMMEUSES 43
BONNAIRE 44
JEANNE BLOCH 44
ÉTOILES... FILANTES 46
DEUXIÈME PARTIE 47
JOURNALISTE 47
LES DÉCORÉS 48
LUCIEN BOYER 48
GALIPAUX 49
DRANEM 50
PUISSANCE D'UNE CHANSON 53
MAIS REVENONS À LA PUISSANCE D'UNE CHANSON 54
LE GENRE TOURLOUROU 56
LES DISEURS 60
MAYOL 61
LES FANTAISISTES 62
TRE-KI 63
GEORGES ROGER 64
DOUMEL 64
BISCOT 65
SINOEL ET TRAMEL 65
HENRI BUSQUET 67
LES TRANSFORMISTES 67
LES DISEUSES 69
YVETTE GUILBERT 70
FERNANDE CAYNON 71
ZELIE WEIL 72

GABRIELLE CHALON 73
UN DOCUMENT 74
LES BONNES CHANSONS 76
TRAVAILLEZ LA TERRE 78
DANS MA YOLE 79
REPRODUCTION D'UNE SÉRIE DE MES ARTICLES PARUS DANS DIVERS JOURNAUX 81
PROFESSIONS LIBERALES 81
DROITS D'AUTEURS 82
LA CENSURE 86
IMPARTIALITE 88
SUR MISTINGUETT 88
UN PARTISAN 90
TRIOMPHE DU MUSIC-HALL 91
TOUT SEUL 93
ETOILES MODERNES 94
DANSEURS 94
OSCAR DUFRENNE LE PHILANTROPE MODERNE 96
DES PREUVES ! 98
LE MAQUILLAGE 102
QUESTION D'APPRECIATION 104
AU RIDEAU ! 105

PRÉFACE

Quand j'eus le plaisir de lire les vifs et libres articles publiés par Ouvrard, gloire du café-concert, dans le Journal de Bergerac et divers journaux corporatifs, je ne pus m'empêcher, en lui envoyant mes compliments, de lui souffler une tentation :

"*Vos souvenirs sont précis et vivants ; pourquoi n'en faites-vous pas un livre? Nul mieux que vous ne pourrait nous donner une vivante histoire du café-concert de 1880 à 1910, et même avant, et même après...*"

Trois mois ne s'étaient pas écoulés que le livre était écrit, l'éditeur trouvé, les clichés réunis ; il ne manquait qu'une préface... et j'avais promis de l'écrire !

Voilà Ouvrard ! Voilà ce diable de petit homme alerte, sec et malin, l'œil clair, au parler rapide et franc, avec un rien d'accent bordelais qui m'enchante, et une façon de vous mettre dans son jeu qui tient de la prestidigitation !

Nous autres, pauvres diables, nous écrivons comme on laboure, suant et soufflant, au bout de chaque sillon, revenant sur nos pas avec inquiétude, allongeant une ligne sous la précédente en tremblant d'avoir mal dit ce que nous pensons ou d'avoir pensé autre chose que ce qu'il faut dire. Nous hésitons devant la page blanche, comme au bord d'une mer dangereuse dont le flot dormant cache les écueils... Portant allégrement ses soixante-treize ans comme un brin de lilas aux lèvres, l'excellent Ouvrard vous aligne en quelques semaines tout un livre sur le papier, de sa jolie écriture fine et ronde, ornée et déliée, moulée d'une main ferme à l'encre violette - une vraie écriture de jeune fille - et il dit ce qui lui passe par la tête avec une innocence aventureuse, une sincérité parfois téméraire, un peu trop sûre d'avoir raison, un peu injuste par souci de ne pas s'asservir au sentiment général, un peu brutale par négligence de certaines nuances parisiennes que l'œil le plus clairvoyant ne saurait apercevoir de Bergerac...

Bien entendu, je laisse à Ouvrard la responsabilité entière de ses opinions. S'il avait voulu accepter un conseil, il aurait enlevé quelques pages de ce livre ou tout au moins atténué l'expression trop personnelle de plusieurs jugements auxquels je ne saurais aucunement souscrire. Pour n'en citer qu'un exemple, et le plus net, j'ai proclamé maintes fois mon admiration pour le talent et le mérite de telle grande vedette de music-hall dont le prestige actuel, quoi qu'en dise Ouvrard qui l'a connue débutante, ne doit que peu de chose à la chance et tient avant tout à des qualités devant lesquelles je m'incline avec la déférence la plus sincère : intelligence, facultés d'organisation, goût du métier, travail incessant, énergie magnifique, don total de soi-même au public et, tout de même, cette étincelle, présent des dieux, sans laquelle aucun hasard, aucun engouement, aucune publicité ne pourraient longtemps faire illusion. Homme de son temps, Ouvrard, ayant quitté prématurément la scène et l'atmosphère parisienne, n'a pu juger les artistes d'aujourd'hui que du point de vue de l'ancien café-concert, avec une sensibilité qui n'a pas subi la même évolution que la nôtre.

Mais ses souvenirs, même lorsqu'il en tire des conclusions contestables, ont une valeur de témoignage documentaire qui leur donne un grand prix à mes yeux. Les pages qu'il consacre à ses débuts et aux artistes qu'il admirait dans sa jeunesse ou qui furent ses compagnons de succès sont particulièrement attrayantes, entraînantes et savoureuses. Le lecteur d'aujourd'hui sera séduit aussi par l'abondance des documents photographiques illustrant ce volume : quelques-uns sont extrêmement rares et leur ensemble forme une vivante galerie du café-concert d'il y a trente ou quarante ans.

Il faut prendre ce livre comme il est c'est l'expression sincère et confidentielle d'un vieil artiste trop fidèle à sa jeunesse pour ne pas avoir quelques préventions contre le temps présent. Ces propos à bâtons rompus ne

font peut-être pas surgir de son puits la Vérité, la belle déesse sans âge que l'auteur prétend nous montrer TOUTE NUE.

La vérité, de nos jours, est moins imposante. Un auteur dramatique italien nous a appris qu'elle change de visage et de silhouette pour chacun de nous. La vérité que l'on trouvera ici est donc une vérité pédestre et familière, arrivant de voyage un peu débraillée, un peu effrontée, mais cordiale et sans intentions mauvaises. Et comme, au demeurant, elle sait beaucoup de choses intéressantes, tous ceux qui trouvent du charme aux souvenirs du vieux café-concert ne manqueront pas de lui faire bon accueil.

Gustave FREJAVILLE.
13 juillet 1928.

À MES LECTEURS

Avant de donner à mes lecteurs la biographie de mes camarades anciens et modernes, avant de démolir des légendes contraires à la réalité, avant de leur soumettre une copieuse collection d'anecdotes absolument inédites, il est, je présume, assez logique de commencer par leur apprendre comment je devins... artiste d'abord, et journaliste ensuite.

Je n'aurai pas recours à des phrases grandiloquentes... la tonalité de cet ouvrage ne s'en arrangerait pas très bien, je vais donc m'exprimer tout comme si je m'adressais à de bons camarades, car le nombre de mes amis ne se limite pas à ceux que je possède dans la corporation artistique. J'en comptais jadis un nombre appréciable dans le public et j'aime à croire que leur sympathie m'est restée acquise.

Je vais donc leur parler.., à cœur ouvert ! Si ce modeste ouvrage n'a qu'une qualité, c'est certainement la sincérité, et, pour que mes descriptions soient en harmonie avec le titre, je vais dire la vérité.

LA VERITE... TOUTE NUE

PREMIÈRE PARTIE

LE DÉPART

Mon père qui possédait, à Bordeaux, un important magasin de tailleur, situé sur les allées de Tourny, avait fait de mes deux frères plus âgés que moi, l'un de dix ans, l'autre de huit ans, deux excellents coupeurs. De sorte que l'auteur de mes jours en était arrivé à s'imaginer que pour réussir dans la vie il fallait avant tout, savoir tailler des pardessus, des jaquettes et des complets veston. La comédie et les chansonnettes ne devaient venir qu'en supplément, comme passetemps, les ciseaux d'abord et les roucoulades ensuite ! Le cher homme m'adorait, j'étais son Benjamin, et la fermeté qu'il déployait à vouloir m'imposer un métier pour lequel je ne me sentais aucune aptitude, n'était due qu'à l'appréhension qu'il éprouvait à la pensée que si je m'obstinais à vouloir être artiste je prendrais le mauvais chemin ! La carrière qui m'attirait n'offrait pas, je dois le reconnaître, toutes les facilités, tous les débouchés, qui existent de nos jours, puisque je parle de soixante ans !

Donc, un beau matin, il arriva qu'un Monsieur du nom de Danglas, entra dans le magasin de mon père pour commander un vêtement et, pendant qu'il faisait son choix, il entendit, venant de la pièce voisine du magasin, une voix dont la sonorité le surprit.

- *Qu'elle est donc la personne qui chante ainsi ?*

- *Oh... c'est mon jeune fils*, lui dit négligemment mon père.

- *Quel âge a-t-il?*

- *Il vient d'avoir treize ans.*

- *Comment, c'est un enfant de treize ans qui possède un tel volume de voix?... Ah! je serais curieux de le voir !*

Or, ce Monsieur Danglas, qui se trouvait là bien par hasard, n'était autre que le président d'une société lyrique et dramatique et cette futile circonstance décida le sort de toute ma vie.

Il s'en suivit que, tout comme Maurice Chevalier, j'ai commencé très jeune au théâtre.

MES PREMIERS DÉBUTS

En dépit de la désapprobation paternelle, je me plaisais à faire mes premières armes dans cette société dirigée par ce M. Danglas, c'était une sorte de Conservatoire créé à Bordeaux, ma ville natale, et qui exista fort longtemps rue des Menus, sous le nom de Théâtre Molière.

Ce goût pour les planches me faisait négliger mes études, et les remontrances de mes parents devenaient de plus en plus fréquentes, cependant mes débuts furent heureux, cela tenait à mon jeune âge, et aussi à cette curieuse puissance de voix que j'ai perdue, hélas ! par la suite.

Mais je ne tardais pas à me produire devant le public payant. Les artistes, à cette époque, avaient presque tous, dans leur contrat, une clause leur assurant, à la fin de leur engagement une représentation donnée à leur bénéfice et, très souvent, j'étais demandé par eux.

Ils affichaient, Ouvrard, le petit prodige bordelais, âgé de 12 ans, alors que j'en avais déjà quatorze !

Mais on ne pouvait éternellement me présenter comme prodige ! et je ne pouvais non plus atteindre ma majorité, en continuant à prétendre n'avoir que douze ans !

Si bien que vers seize ans, s'affirma l'âge ingrat, c'était vers 1871, les grands établissements étaient à l'époque, extrêmement rares et, ne voulant pas être à charge à ma famille qui me boudait, tenant absolument à lui prouver qu'à l'aide du chant je pouvais me suffire,- J'en fus réduit parfois à me rabattre sur des concerts d'ordre secondaire.

Ouvrard dans sa première chansonnette
"Le Pifferaro du Boulevard"

J'attendais impatiemment le moment où j'aurais l'air d'un homme, je n'espérais pas être autre chose qu'un petit homme, mais enfin il me tardait de ne plus avoir l'air d'un gosse. De sorte qu'après avoir passé des

années à me rajeunir pour motiver cette fantaisiste appellation de... petit prodige, je m'évertuai alors à me vieillir pour éviter qu'on me prit pour un moutard !

Bref, le moment arriva où, en possession de ma nouvelle note, j'obtenais un résultat satisfaisant dans les établissements où l'on m'engageait.

Certain jour me voilà à Montluçon, dans un café concert qui traitait ses affaires par l'intermédiaire d'un agent lyrique de Toulouse, lequel renouvelait la troupe tous les mois et palpait des honoraires en conséquence.

Or, non seulement je n'avais pas traité avec l'aide de cet agent toulousain, mais on ne me remplaça pas à la fin du premier mois. Toute la troupe fut renouvelée excepté moi et, me voyant gobé de sa clientèle, voilà qu'à la fin du deuxième mois, le directeur me dit que je pouvais rester chez lui tant que cela me plairait !

Si j'étais heureux de cette déclaration il n'en était pas de même de l'agent de Toulouse, la situation ne faisait pas son affaire car, à cette époque, l'argent était comme les grands établissements, extrêmement rare.

Habitué à toucher tous les mois les honoraires du comique, il n'admettait pas que la direction pût s'obstiner à en garder un qui ne lui rapportait rien !

C'est alors que je fus victime d'une extravagante manigance. Elle se produisit au commencement de l'été, cette fripouille d'agent lyrique, abusant de ma complète inexpérience, me fit une proposition pour Vichy en m'offrant le double de ce que je gagnai à Montluçon. Sa lettre contenait deux copies de contrats qu'il me priait de signer et de lui retourner par courrier.

J'eus la naïveté de lui donner satisfaction, puis je m'empressai de prévenir mon directeur de Montluçon lui annonçant que je comptais partir dans les quinze jours.

Le directeur engagea alors mon remplaçant par l'intermédiaire de ce gueusard d'agent qui, bien entendu, ne me fit jamais parvenir le contrat du pseudo-directeur de Vichy !

Le tour était joué, j'étais délogé et... remplacé !

Cette mésaventure me servit de leçon car depuis, si l'on me demandait ma signature sans m'envoyer celle de la direction, j'avais soin de stipuler que si dans les quatre jours, je ne recevais pas mon contrat signé du directeur, l'engagement pris par moi n'aurait aucune valeur et je ne donnais congé dans l'établissement où j'étais, que lorsque j'avais en poche le futur engagement. Cette précaution m'a souvent évité des ennuis et je la signale à mes amis les artistes.

Mais mon histoire de Montluçon eut un autre épisode :

Après avoir vainement attendu pendant deux semaines et, l'engagement de Vichy ne venant pas... ce qui me vint, ce fut l'idée d'organiser aux environs, des soirées à mon compte.

Pour cela. il me fallait une troupe et seule, une chanteuse qui avait terminé ses représentation voulait bien consentir à me suivre.

Mais... quel genre d'accompagnement aurons-nous? me dit-elle...

La pianiste de Montluçon possédait chez elle un petit harmonium qu'elle mit à ma disposition, j'en jouais tant bien que mal... plutôt mal ! Mais suffisamment cependant, pour accompagner la chanteuse qui ne pouvait me rendre la pareille, ne connaissant pas une seule note du clavier !

Ça ne fait rien... nous voilà partis pour Commentry-Bézenet, etc., etc., jusqu'à Moulins.

Nous nous présentâmes aux tenanciers de salles de bal, de grandes brasseries et autres.
Le chapeau haute forme étant à la mode, je n'en portais pas d'autres, ce genre de coiffure me donnait un peu plus... d'autorité et je n'avais pas trop l'air purée ! Sans quoi on nous aurait éconduits.

Mais... imaginez-vous ma tête lorsque le patron de l'établissement me dit : *Vous voulez donner une série de représentations, mais au fait... Combien êtes-vous ?*

Cette question me fut posée, pour la première fois, un matin à Commentry et j'eus le culot de répondre :

- *Il y a deux autres artistes et le pianiste qui arriveront ce soir par le train de cinq heures.*

- *Alors, ça va... affichez votre soirée...*

Car, il faut vous dire que j'avais fait préparer de petites affiches imprimées sur lesquelles il n'y avait qu'à ajouter à la plume la date et le nom de l'établissement.

CE SOIR...

Représentation extraordinaire donnée par

OUVRARD

et sa troupe

...Oui, décidément, j'avais du culot ! Et aussi l'inconséquence de mes dix-huit ans !
Puis, pour donner le change, nous allions, la chanteuse et moi, au train de cinq heures pour voir si... les autres... arrivaient ! ! !

Bien entendu le train repartait sans avoir déposé ni artistes, ni pianiste !

Retour au café avec visage consterné, et d'une voix angoissée je n'écriai : *Ces idiots ont manqué le train ! Nous voilà jolis ! Que faire ?*

Le patron finissait par venir au devant de mes désirs.

Puisque tout est affiché, me disait-il, faites une petite annonce et... à vous deux... arrangez la soirée comme vous pourrez... débrouillez-vous en attendant demain.

Mais le lendemain... C'était le même truc, naturellement...

Cependant je me rendais consciencieusement à l'arrivée du train de cinq heures car, semblable au Marseillais qui se rendait au port pour voir si réellement une sardine le bouchait, j'en arrivais à m'imaginer qu'un pianiste pourrait bien, après tout, nous tomber du ciel !

Mais hélas ! il ne tombait ni du ciel ni du train. Il fallait tous les soirs recommencer la petite annonce et chanter quinze fois chacun ! Puis, pour ne pas attaquer un ton ou deux tons... à côté, lorsque c'était mon tour... d'opérer, je collais un petit bout de papier sur la touche de l'harmonium, que la chanteuse devait taper à mon entrée en scène pour me donner la tonalité ! Vous voyez ça d'ici !

Vous vous faites une idée de c concert vocal et... instrumental !

Je me souviens même qu'un soir, en guise de ritournelle, il lui vint l'idée originale de me gratifier d'un interminable coup de sonnette, entre chaque couplet ! Cet instrument, bien que très sonore, n'avait rien de particulièrement harmonieux.

Je préférais de beaucoup les entraînantes ritournelles que douze ans plus tard, me faisait feu Deransart avec son brillant orchestre des Champs-Élysées, alors que le petit comique de Montluçon était devenu la vedette des Ambassadeurs de Paris.

J'ai appris depuis, que les débuts de mon ami Laurent Halet, le talentueux chef d'orchestre-compositeur, avaient eu une remarquable analogie avec les miens.

Fils d'un tailleur qui ne voulait rien entendre à la musique. Laurent Halet quitta vers 16 ans la maison paternelle et trouva le moyen, en se dirigeant tout seul, d'arriver à diriger les orchestres de nos meilleurs music-halls parisiens.

LES GRANDS CENTRES

Mais avant d'aborder Paris, et après avoir fait deux saisons d'hiver au théâtre de Blois où je touchais un peu à tout puisque je jouais indistinctement du Labiche ou du Sardou, je ne tardais pas à être engagé dans les grands Centres. Je fis des stages importants dans les plus beaux établissements de Toulouse, Lyon et Marseille.

C'est à Marseille que j'ai senti naître en moi l'espoir de pouvoir un jour sortir du rang. Car ayant passé près de six mois à l'Alcazar où j'étais en faveur auprès des habitués, l'occasion me fut donnée de me mesurer avec les étoiles parisiennes du moment, qui venaient donner une série de représentations et je m'aperçus que leur voisinage n'atténuait en rien mon succès habituel.

C'est alors qu'une forte chanteuse qui s'appelait Dufresny, excellente camarade qui était très cotée, voulut bien s'intéresser à moi, car elle avait été impressionnée de rencontrer un tout jeune artiste, assez amoureux des études pour s'offrir, en le payant sur ses appointements, le concours d'un professeur qui venait deux heures par jour lui donner des leçons appelées à parfaire son instruction. C'était mon cas.

Témoin des efforts ininterrompus que je faisais pour arriver et reconnaissant les facilités que j'avais pour apprendre et servir à jet continu toutes les nouveautés auxquelles je me permettais souvent d'ajouter quelques couplets de mon cru.

Ouvrard à 20 ans

Cette camarade me dit un jour :

- J'espère que tu vas t'occuper d'aller à Paris, tu y feras ta place, au reste j'y pars moi-même dans quelques jours et je te recommanderai...

Nos engagements terminés à Marseille, elle partit en effet pour Paris, alors que je me rendais au Casino de Clermont-Ferrand où j'avais signé un engagement de trois mois.

Le troisième mois de cet engagement touchait à sa fin et, n'ayant reçu aucune nouvelle de la camarade Dufrésny de laquelle j'ignorais même l'adresse, je commençais à douter de la sincérité de ses protestations à mon endroit lorsqu'un beau matin je reçus d'un agent lyrique parisien une lettre conçue en ces termes :

"*Monsieur,*

"*Sur la recommandation de Mme Dufresny qui était en même temps que vous à l'Alcazar de Marseille et ayant la plus grande confiance dans les appréciations de cette excellente artiste qui tient la première place au Concert du XIXe Siècle, je viens vous proposer, pour le même établissement, un engagement de trois années consécutives et irrésiliables aux conditions de 500 fr. par mois la première année, 600 Fr. la seconde et 700 francs la troisième.*

"*Veuillez me fixer au plus vite sur la date à laquelle vous pourriez débuter au cas où ma proposition vous sourirait et agréez mes salutations empressées*."

Signé : **CLERY**.

Imaginez-vous un artiste parcourant la province, n'ayant jamais présenté le bout de son nez dans la capitale et recevant une proposition de ce genre, cela juste au moment où il tire des plans pour se rendre à Paris dans le but de donner des auditions gratuites, jusqu'à ce qu'un directeur veuille bien l'engager... Au lieu de cette inquiétante perspective, voilà que, cinq jours après la réception de cette lettre, j'avais en poche un contrat m'assurant trois années de tranquillité !... Vraiment, j'étais ravi ! Car, même à cette époque, il eût été facile de compter sur ses doigts les artistes que Paris faisait venir de la province, surtout pour un établissement de l'importance du XIXe Siècle qui venait alors immédiatement après l'Eldorado.

Je bénissais ma camarade Dufresny et si j'étais très ému le soir de mes débuts, c'était moins pour moi-même qu'en songeant à la grosse déception qu'elle éprouverait si je venais, par malheur, à faire fiasco !

PARIS !

Il faut vous dire qu'en province je chantais un peu de tout, nais à mon arrivée à Paris l'administrateur Villemer me posa cette question

- Quel est votre genre?

- Mon genre? Mais je n'ai pas de genre... je chante n'importe quoi... je sais danser, je joue de la guitare, je fais des équilibres, je joue dans les pièces...

- Oh là là !... n'allons pas si vite... je ne vous en demande pas tant. Ici, il faut avoir un genre, et s'y tenir...

*Nous avions Arnaud qui chantait les pochards, mais il n'en faut plus. Vous ne seriez pas de force à le faire oublier. Il ne faut pas non plus chanter les "*gommeux*", car Libert est incomparable dans cette note.*

Vous me dites que vous dansez, mais nous avons M. Stainville qui est engagé ici comme comique danseur.

- Alors.... quoi ? Sur quelle note puis-je me rabattre ?

- Eh bien, vous chanterez en habit.

- En habit?... Mais je ne serai pas amusant du tout, je préfère chanter en troupier.

- Mais l'uniforme est interdit à Paris, dans les chansonnettes. Enfin, je verrai la censure à ce sujet...

Et ce fut dans un accoutrement spécial, dont j'aurai l'occasion de parler plus loin, que pendant trois mois je chantais tous les soirs L'Invalide à la tête de bois qui produisit un effet énorme.

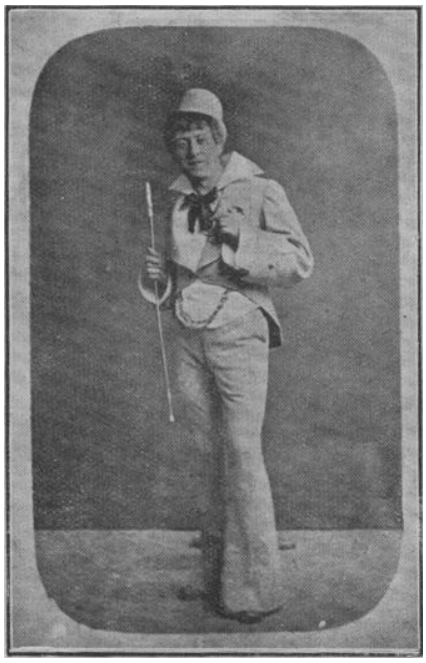
Madame Dufresny

La presse en parla, et l'on entendit souvent fredonner le refrain :

Il faut le voir pour le croire
Allez donc le voi… re
Allez donc le voi… re...

À son tour ma camarade Dufresny était ravie !

Il ne se passait pas un soir sans qu'elle ne lance fièrement au directeur :"*Eh bien?... Que vous avais-je dit ?...*"



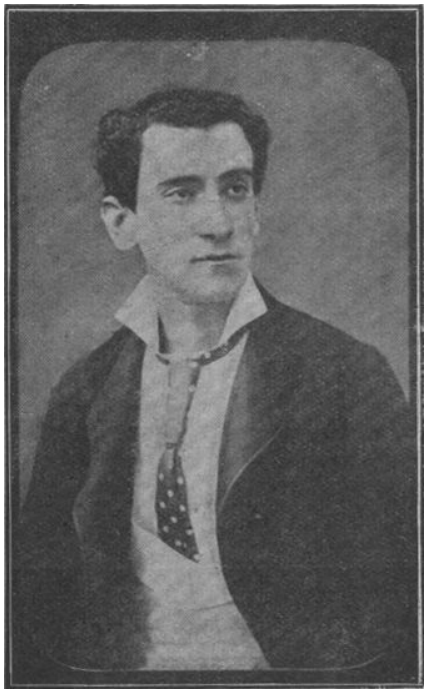
Libert dans "L'amant d'Amanda"

Et c'est ainsi que, bien qu'il me soit imposé par les circonstances, je venais de créer à Paris le genre Tourlourou (1876).

Ce qui me préoccupait, c'est que je venais aussi de m'affirmer dans une note où les éléments étaient extrêmement limités, car c'est à peine s'il existait cinq ou six chansonnettes militaires. Mais aucune, à vrai dire, n'était désopilante.

Je me mis donc à l'œuvre en collaboration avec l'administrateur Villemer, et deux ans plus tard ce genre de chansons se comptait par douzaines. C'est grâce à ce premier bagage que je fus reçu membre de la Société des auteurs compositeurs et éditeurs de musique (1879).

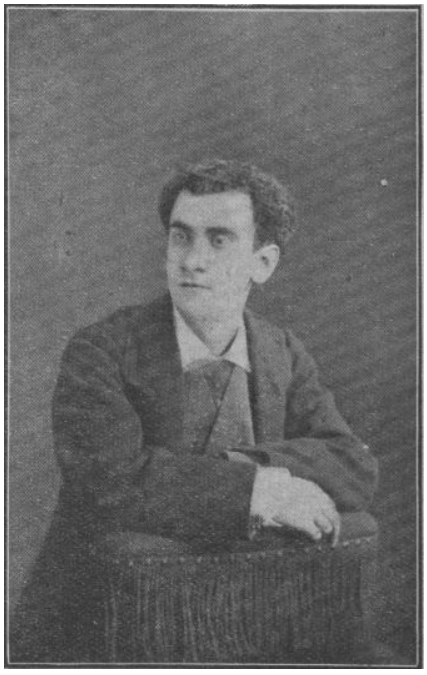
En 1881, je passais à l'Éden-Concert situé 17, boulevard Sébastopol, établissement qui fut absorbé quinze ans plus tard par les grands magasins Pygmalion. Le directeur de l'Éden-Concert s'appelait Castellano ; ancien artiste du théâtre du Châtelet, il connaissait à fond son métier, si bien que la bonne tenue de cet établissement le fit rapidement jouir d'une vogue qui inquiéta sérieusement M. Renard, directeur de l'Eldorado.



Ouvrard à ses débuts à Paris (1876)

En 1884, je passais à la Scala qui était devenu le premier concert de Paris, et je fus remplacé à l'Éden-Concert par Polin, qui fit ses premières armes avec les chansons militaires que je créais à la Scala, où je me produisis pendant dix saisons d'hiver, passant l'été aux Champs-Élysées, au Concert des Ambassadeurs.

Toutes les scènes de concert de cette époque ont eu ma visite : je me suis produit aux Folies-Bergère, à Parisiana, sous la brillante direction des frères Isola, au Concert Parisien (devenu Concert Mayol), à la Gaité-Rochechouart, à Bataclan, et, le plus souvent, à l'Eldorado.



Ouvrard à la Scala (1884)

Mais je n'ai jamais oublié mon vieux concert du XIXe siècle, situé 61, rue du Château-d'Eau, et transformé depuis en théâtre d'abord, et en cinéma ensuite.

J'ai toujours conservé mon amitié aux excellents camarades dont deux seulement sont encore de ce monde et qui, avec une originale et intelligente chanteuse travestie qui a nom Louvel, et le très courageux septuagénaire Maader qui continue à se faire applaudir, constituent la courte liste des survivants de cette génération.

L'un de ces vétérans s'appelle Stainville. il est à juste titre apprécié de MM. Isola qui le connaissent depuis fort longtemps; il fait partie du personnel du théâtre Sarah-Bernhardt, et cet ex-comique, qui a aujourd'hui quatre-vingts ans, fait preuve, en y allant de son petit charleston, d'une légèreté que pourraient envier bien des moins de trente ans !

L'autre a... quatre-vingt-sept ans ! C'est mon vieil ami Bruet, mon ex-compagnon de chasse. Car, on peut être artiste... et aimer la chasse, c'est mon cas, la chasse est encore mon unique passion.

Eugénie Louvel Chanteuse travestie

Bruet est le doyen des pensionnaires de la maison de Pont-aux-Dames, fondation Constant Coquelin, bon musicien, pianiste, guitariste, violoncelliste, excellent chanteur, Bruet y va encore à l'occasion de sa petite chanson, puisqu'il n'y a pas si longtemps qu'il prêtait son gracieux concours au gala donné au bénéfice du mime Thalès.

Quand nous nous rencontrons, nos conversations sont souvent les mêmes. À mesure qu'on avance en âge, si l'on admire parmi les nouveaux ceux qui le méritent, cela n'empêche en aucune façon de se souvenir de la valeur des disparus.

J. Stainville à 35 ans

Je vais donc avant de donner ici mes impressions sur les artistes à la mode, vous parler des grandes vedettes du temps passé, et mes descriptions me permettront de mettre au point, sinon de les démolir, des légendes qui ne sont pas toujours d'accord avec la vérité.

Bruet à 40 ans
Aujourd'hui doyen des artistes à Pont-aux-Dames

Il suffit qu'un artiste soit en vogue pour qu'on trouve trop souvent intéressant de raconter sur sa vie les histoires les plus fantaisistes, et ces histoires font tâche d'huile, elles s'étendent, s'amplifient, elles ont plusieurs éditions ! Or, je veux continuer à dire... la Vérité !

PLESSIS

Contrairement aux artistes de nos jours, dont les plus comiques à la scène sont parfois moroses à la ville, les chanteurs du bon caf' conc' d'antan se livraient fréquemment à certaines facéties qui atteignaient parfois d'extravagantes limites !

Parmi les plus renommés dans ce genre d'excentricités, il convient de citer Plessis, l'homme aux trente-six têtes. Ainsi surnommé car il fut le premier en France à présenter au public étonné de très nombreuses transformations.

Doué d'une stature imposante, d'une extraordinaire mobilité dans ses jeux de physionomie, Plessis imitait avec la plus grande facilité les types les plus divers. De plus, il possédait la faculté de pleurer comme il lui convenait, au moment qu'il lui plaisait, et l'on voyait alors de grosses larmes lui sillonner le visage... C'était très curieux.

Immédiatement après la guerre de 1870, il révolutionnait la province avec la présentation des généraux de la première république et je me souviens qu'à Bordeaux, au Concert du Delta où je me trouvais en même temps que lui, il stupéfiait les spectateurs qui accouraient en foule pour applaudir cet homme superbe qui déclamait avec une fougue remarquable.

L'homme aux 36 têtes !

Malheureusement pour lui, Plessis manquait totalement d'instruction, il ne s'en cachait pas, et il ne pouvait s'en cacher car il avait recours aux camarades pour faire sa correspondance et c'est à tout moment qu'il nous servait ce refrain dans lequel perçait le regret de toute sa vie !

"*Si je savais lire et écrire, j'aurais fait un second Frédérick Lemaitre !*"

Cette déclaration ne paraissait pas exagérée, car rien alors ne lui aurait manqué pour faire un grand premier rôle !

Il fut donc obligé de se rabattre sur le café-concert, où son étonnante fantaisie donnait satisfaction aux spectateurs qui se contentaient de tout ce qu'il présentait et qu'il débitait d'ailleurs avec une véritable originalité. Après les morceaux dramatiques, il passait sans difficulté aux dialogues comiques. Il était gavroche dans l'àme et faisait, même à la ville, tordre la galerie. L'auditoire qu'il préférait était toujours celui que composaient les artistes, ses propres camarades. Raconter des blagues et surtout les mettre à exécution, telle était sa vie !

Plessis en Napoléon 1er

Je me souviens qu'à Lyon, place des Célestins, il y avait à l'époque un kiosque occupé par une vieille marchande de journaux. Or, Plessis, toujours accompagné d'une bande de mentons bleus, qui se délectaient à toutes ses facéties, allait souvent acheter des journaux à la brave femme pour savoir si l'on parlait de lui.

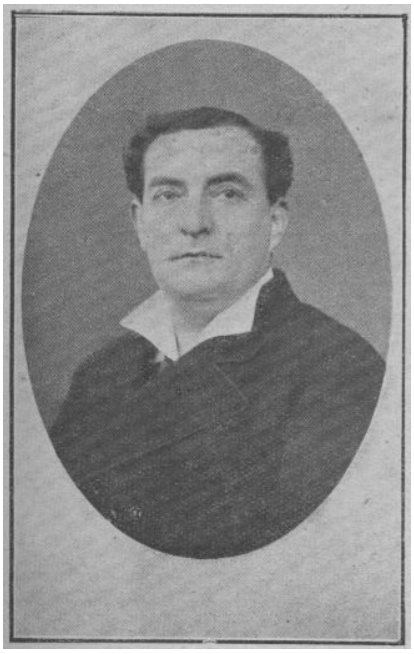
Certain jour il se mit à lui faire une brûlante déclaration d'amour !...

- *Mais vous n'y pensez pas, Monsieur Plessis... je suis vieille et ne suis pas faite pour un bel homme comme vous !...*

- *Mais si, mais si, je te trouve très bien, et puis... j'aime le changement... J'en ai assez des dessous soyeux, j'en ai assez des femmes parfumées... C'est toi que je veux ! Toi, au moins, au milieu de tes journaux, tu ne sens pas l'opopanax... tu embaumes... l'imprimerie !*

Et, sur le refus de la pauvre femme, Plessis se mit à pleurer, à gémir, la foule s'amasse devant ce beau monsieur au visage inondé de pleurs, et quand la place des Célestins fut pleine de monde, Plessis, simulant le désespoir, se jeta tout habillé, et dans une tenue on ne peut plus recherchée haute forme huit reflets, chaussures vernies, etc., dans le bassin de la place des Célestins, d'où les camarades, convulsionnés par le rire, le retirèrent dans l'état que vous devez supposer ! Aussitôt le pied par terre, il s'écria devant les témoins ahuris

"*C'est moi... Plessis, l'homme aux trente-six têtes, je chante au Casino, venez me voir, je vous ferai rigoler !*"



Plessis à la Ville

A partir de ce moment, le Casino refusait du monde tous les soirs et... tous les soirs, je vous certifie que Plessis tenait sa parole... Il faisait rigoler !

Mais voilà qu'au Mans, un nommé Buislay, un autre facétieux, taquiné par le succès que lesblagues de Plessis obtenaient sans relâche, résolut un jour de confondre la morgue de l'homme aux trente-six têtes l Il fit écrire une déclaration d'amour par une main féminine; l'épître adressé à Plessis indiquait un rendez-vous auquel il se rendit et ce fut en effet une très piquante brune qui le reçut.

Auprès de cette jolie femme, qui ma foi jouait très bien le rôle dont elle s'était chargée, Plessis ne voulait pas rester indifférent, mais au moment où il s'apprêtait à lui prouver sa flamme, une demi-douzaine de joyeux camarades surgirent de derrière les meubles ou les rideaux de la chambre à coucher, à la grande consternation du fringant Plessis qui jura de se venger !

———

On était en juin. Or, ayant remarqué, non loin de sa demeure que la femme d'un officier supérieur attendait chaque soir vers sept heures, au balcon du premier étage, le retour de son seigneur et maître, Plessis lui lança un soir :"*Adieu, ma chérie ! N'oublie pas ce qui est convenu pour demain, pendant l'absence de ton vieux singe, je t'attendrai à ma garçonnière. Tu n'auras qu'à demander Buislay, le comique du Casino.*"

Cet édifiant dialogue fut entendu par tous les voisins et, dès le retour de l'officier, la femme outragée lui raconta ce qui venait de se passer.

Le mari, furieux, ne fit qu'un bond jusqu'au Casino.

- *Monsieur Buislay, s'il vous plaît ? C'est bien ici ? Vous avez bien un monsieur Buislay?*

- *Mais oui, Commandant, une petite minute, on va aller le prévenir car il répète une pièce*.

En attendant d'être en présence du comique Buislay, le commandant piétinait d'impatience en mordillant sa moustache ! Enfin, Buislay arrive, suivi de ses camarades car la répétition venait de prendre fin.

- *Ah ! C'est donc vous, Monsieur, l'irrésistible Don Juan ? le tombeur des honnêtes femmes ?*

- *Monsieur, je ne comprends pas très bien...*

- *Ah ! vous ne comprenez pas?... Vous ne vous souvenez plus... déjà? Enfin, c'est bien vous qui vous appeliez Buislay?*

Et Buislay, qui commençait à perdre patience, lui dit en haussant la voix

- *Oui, monsieur, c'est bien moi Buislay, et après?...*

- *Après?... Eh bien, après... Voilà ce qui vous revient !*

Et le commandant appliqua deux gifles sonores sur les joues du comique fantaisiste, puis, tournant les talons qu'il fit ensuite résonner, il gagna la rue et disparut, laissant Buislay atterré ! Mais il fut beaucoup plus vexé encore des nombreux quolibets qu'il dut ce soir-là essuyer, car les bons camarades en furent prodigues !

Toutefois, avec la perspicacité qui lui était propre, il comprit qu'il devait cette sale blague à Plessis qui en l'occurrence s'était servi de son nom, il songeait alors à lui rendre la monnaie de sa pièce, mais Plessis devançant sa mise à exécution ne lui en laissa pas le temps car, le lendemain, il prenait le premier train pour Paris, laissant Buislay au Mans avec ses deux claques... officielles !

Une dernière histoire qui prouvera que Plessis ne reculait devant rien lorsqu'il s'était mis entête de produire un effet comique. Il était véritablement hanté par ce perpétuel besoin de provoquer le rire.

Un jour, c'était à Marseille, sur le Cours Belzunce, nous croisions des gens de tous les pays des Italiens, des Arabes, des Chinois, et, le soir, le célèbre hypnotiseur Pickinann devait faire à l'Alcazar des expériences avec le concours "cosmopolite" de ceux qui voudraient bien se laisser endormir ! Or, Plessis dit au comique Nicol qui était avec nous:

"*C'est pas malin de faire agir les gens lorsqu'ils sont endormis, moi je leur fais faire ce que je veux lorsqu'ils sont éveillés. Tiens, ajouta-t-il, je te parie une tournée d'apéritifs que je fais cracher la première personne que nous rencontrons.*

- *Ça va, lui dit Nicol, je tiens le pari...*

Et la première personne fut un digne curé à la figure aimable, qui me rappelait Coquelin dans L'Abbé Constantin.

Aussitôt qu'il arriva près de lui, Plessis l'enveloppant de ses deux bras, s'écria :"*Mon cousin ! Ah ! Quelle joie de te retrouver ici !*"Et, faisant appel à son truc spécial, il se mit à pleurer... de joie cette fois, mais, en appliquant un interminable baiser sur la bouche du pauvre curé, qui se tortillait comme un ver sans parvenir à se dégager de l'étreinte de Plessis dont les lèvres, très humides, étaient toujours collées aux siennes !

Enfin, lorsqu'il se décida à le lâcher, le premier soin du curé fut de cracher et de s'essuyer avec son mouchoir.

Plessis avait gagné son pari ! Et c'est avec un accent plein de sincérité, auquel n'importe qui aurait ajouté foi, qu'il s'excusa auprès de l'ecclésiastique, lui jurant qu'il l'avait pris pour son cousin, également dans les ordres.

Encore cramoisi par suite de cette brusque aventure, le brave curé disait en s'éloignant :

"*Possible que je ressemble à son cousin, mais en tout cas, ils ont une drôle de façon de s'embrasser dans cette famille !*"

Les brimades étaient fréquentes à l'époque où les artistes avaient beaucoup plus de loisirs qu'à présent. Ils pouvaient plus facilement que de nos jours. accorder de nombreuses heures à la rigolade.

Je me souviens que nous avions à la Scala un comique-danseur du nom de Pichat, qui ne rêvait que plaie et bosse ; or, malgré l'exigüité des loges, elles étaient en si petit nombre, qu'à part celles des vedettes, les autres étaient occupées par les chanteurs s'habillant deux ou trois dans la même.

Voilà qu'un jour Caudieux, le gros Caudieux, comme on l'appelait, bien que sa corpulence n'aurait pu, il s'en faut, rivaliser avec celle de l'amusant et puissant Mansuelle.

Le gros Caudieux, dis-je, dernier arrivé, s'était amené à la Scala avec une armoire qui, à elle seule, absorbait la moitié de la loge où se trouvait Pichat ; celui-ci, tous les soirs, rouspétait, vociférait, prétendant qu'avec Caudieux d'un côté et son armoire de l'autre, il n'y avait plus moyen de se retourner, qu'il en était réduit à emprunter le palier pour enfiler son pantalon !

Mais, vers la fin de l'hiver en cours, Caudieux obtint un congé de la direction pour aller faire un mois au Palais de Cristal à Marseille.
Quand il apprit aux camarades cette réjouissante nouvelle, Pichat eut le sourire, espérant bien que le départ de Caudieux le débarrasserait de la maudite armoire ! Mais... pas du tout ! Caudieux prit le train pour Marseille et l'encombrante armoire resta dans la loge de la Scala.

Oh ! Alors... Pichat n'y tint plus ! Le lendemain du départ de Caudieux, il fit prendre le meuble par un camionneur du P.-L.-M. et l'expédia en Grande Vitesse port dû, au Palais de Cristal de Marseille, accompagnant son envoi de ce petit mot :

"*Mon cher Caudieux,*

"Puisque cette armoire est indispensable pour toi à la Scala de Paris, j'ai présumé que tu devais en être cruellement privé à Marseille, alors... en bon camarade, je me fais un plaisir de te l'adresser.

"Surtout, n'oublie pas de la rapporter ici, il me tarde de vous revoir tous deux !

"A toi.

Signé : PICHAT."

Le puissant Mansuelle

Le coût des transports n'était pas, Dieu merci, aussi élevé que celui d'aujourd'hui, mais cette fumisterie de Pichat absorba pendant deux jours les appointements du gros Caudieux qui n'avait pu se résoudre à refuser le colis, celui-ci contenant des effets et des objets auxquels il tenait beaucoup, il préféra prendre la blague en riant. Il adressa même à Pichat ce laconique télégramme de trois mots.

"*Armoire et merci !*"

PAULUS

En parlant de lui, et s'adressant à un jeune écervelé qui, au commencement de cette année, s'était emparé de son nom et se faisait modestement afficher en plein Paris... "**PAULUS**", voilà que mon excellent ami Robert Bertin, le célèbre transformiste, indigné d'une pareille audace, écrivait dans Les Coulisses :

"*Paulus, c'est plus qu'un nom... C'est toute une époque, c'est... toute une salle debout acclamant le grand chanteur populaire, lançant d'une voix claironnante le nom du général Boulanger.*

*"Paulus... c'est la voix de la Nation dans un élan patriotique, avec "*Le Père la Victoire*".*

*"Paulus... c'est l'artiste qui, par son jeu brillant, sut faire applaudir une chansonnette,"*L'Amant de la Tour Eiffel*», que je mets au défi n'importe quel artiste actuel d'interpréter avec succès.*

"Qui que vous soyez, M. Paulus-Tartempion, sachez que le grand Paulus chantait, chaussé de souliers à talons plats, mais que sa cheville était encore trop haute, pour que vous ayiez pu y atteindre !"

Et j'applaudis des deux mains ces vertes remontrances qui, tout en flagellant l'incommensurable prétention de l'écervelé en question remettait en mémoire le grand mérite de l'inoubliable chanteur.

Paulus
La plus grande gloire du Café Concert !

Paulus doit, en effet, tenir la plus large place dans les annales du Concert.

Voix sonore, articulation mordante, gestes adroits, physionomie bien éclairée, le tout couronné d'un tempérament exceptionnel.

Paulus a fait de véritables tours de force ; pas un autre chanteur de l'époque n'aurait pu arriver à faire ce qu'il a fait, voire un chanteur d'opéra.

La musique étant réglée tout autrement que celle du Café-Concert, je crois sincèrement que les poumons d'un chanteur pouvant interpréter Sigur ou Hérodiade, se seraient mal accommodés de *La Chaussée Clignancourt* venant, par exemple, après *Un Tour de Valse*, ou *Derrière l'Omnibus*, et je suis convaincu qu'après cinq ou six chansons du même genre, le pauvre ténor, baignant dans sa sueur et soufflant comme un phoque, aurait demandé grâce, tandis que, pour Paulus, c'était un jeu, et certains soirs il chantait de la sorte dix-huit ou vingt chansons !

Paulus a fait de l'acrobatie musicale, mais une acrobatie unique, personnelle, incroyable !

Paulus, lorsqu'il a quitté l'Eldorado et qu'il s'est lancé dans son nouveau genre, a bouleversé toutes les traditions et le concert, en moins d'un an, a subi une transformation complète. Il a fallu du mouvement... toujours du mouvement, exécuté sur des musiques bien françaises. Ce qui, je vous le jure, ne gâtait rien !

Le public écoutait la voix mais... regardait les jambes ! Ajoutons qu'il a mis le café-concert en relief en faisant venir à lui un public qui s'était jusqu'alors abstenu de franchir le seuil de nos établissements lyriques.

Il a modernisé la chansonnette et s'est surtout popularisé avec *En revenant de la revue*, chanson au milieu de laquelle il lançait le nom du Général Boulanger, mais pas pour faire du boulangisme, non, simplement par hasard, car Paulus était veinard, très veinard, et cette veine le servait parfois dans ses défauts ! Mais, pour l'instant, parlons de l'artiste; nous aurons, plus loin, l'occasion de nous occuper de l'homme et de commencer, sur lui et sur bien d'autres, la démolition des nombreuses légendes qui sont depuis trop longtemps admises.

Ceux que ces questions intéressent me sauront certainement gré en voyant, une fois pour toutes, les choses mises au point, car, en bien des cas, mes descriptions seront accompagnées de preuves que de fantaisistes conteurs ne se sont pas jusqu'à présent donné la peine de fournir, et... pour cause !

Toutes les bizarreries décrites sur le caractère de Paulus ne sont pas de taille à nous faire oublier que ses succès se comptaient par centaines et que jamais succès ne furent plus mérités que ceux qu'il remporta au cours de son éclatante carrière !

Je vais commencer à dire, non pas ce que j'ai moi-même entendu dire, mais ce que je sais... Ce que je puis affirmer, en un mot, ce que j'ai vécu. Il en sera de même sur la biographie d'artistes de la même époque, car le seul ouvrage ayant donné une note exacte mais incomplète, sur des artistes de café-concert disparus depuis longtemps déjà, fut écrit par mon excellent confrère Octave Pradels ; cet ouvrage parut en 1907 dans La Vie Illustrée, et avait pour titre :

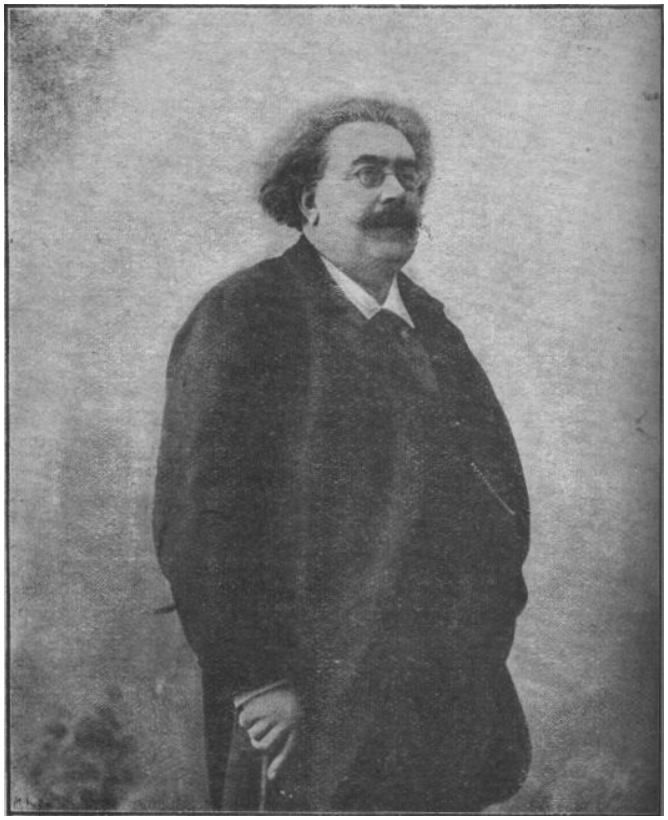
Trente ans de Café-Concert

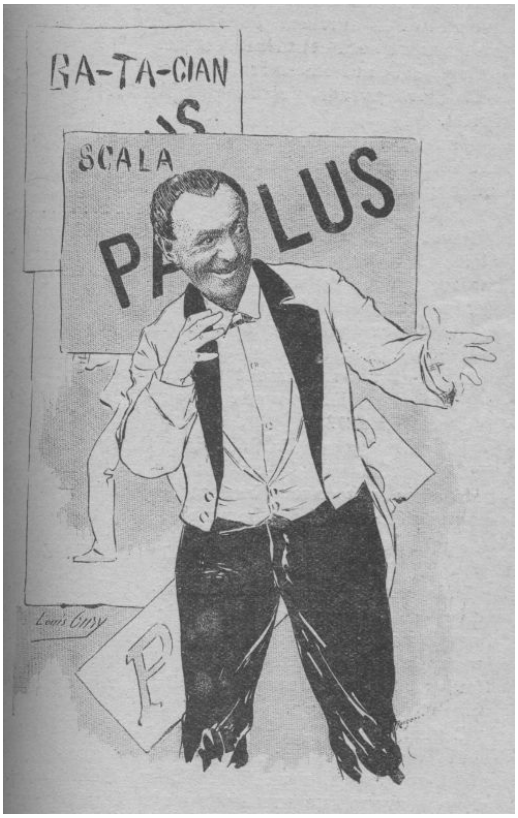
Mémoires de PAULUS

Souvenirs recueillis par Octave Pradels

C'était, à l'époque, le mieux réussi des ouvrages similaires, mais publiés par *La Vie Illustrée*, journal hebdomadaire. *Les mémoires de Paulus* présentés à l'aide de la plume experte d'Octave Pradels, n'ont pas eu le succès qu'ils auraient pu avoir et qu'ils auraient probablement obtenu, réunis dans un seul et même volume.

Lorsqu'il faut attendre huit jours pour lire la suite d'un ouvrage, j'estime que l'intérêt perd ses droits.





Octave Pradels

Bien que son ouvrage nous montre la plus extraordinaire collection de photos, je vais dire ici ce que Pradels lui-même n'a pas dit.

_____

Paulus, de son véritable nom, Paul Habans, était né à Bayonne en 1845, mais il passa la majeure partie de son enfance à Bordeaux, où il fut longtemps désigné sous le nom de Paulin. Ce n'est que lorsqu'il aborda la scène qu'il prit celui de Paulus.

Je passerai rapidement sur les premières années de sa carrière pour le retrouver à l'Eldorado de Paris en 1873.

A cette époque, l'affiche de l'Eldorado annonçait les artistes de la maison par rang d'ancienneté et je vois encore le nom de Paulus venant en quatrième (côté des hommes).

PERRIN - PACRA - BRUET - PAULUS

Puis venaient ensuite les noms de Fusier, Ducastel et Gaillard ; cependant le spectateur qui passait une soirée dans ce concert, le premier de la capitale, en repartait avec l'impression que Paulus était certainement l'artiste le plus intéressant de la troupe.

Certain soir, Paulus, en compagnie de mon vieil ami Stainville, vint dîner dans mon logement de garçon, situé 65, faubourg Saint-Denis, et nous avoua que son étoile ne brillerait jamais de son véritable éclat s'il s'éternisait à l'Eldorado, son caractère, ultra-indépendant, ne pouvait s'assouplir aux habitudes surannées de la maison. Il se sentait des ailes d'une vaste envergure, il n'aspirait qu'à s'envoler, et, certain jour, le nom

de Paulus, quatrième à l'Eldorado, s'affichait en grande vedette à l'entrée de l'établissement qui lui faisait face.

La Scala lui avait fait signe... et Paulus n'avait eu qu'à traverser le boulevard de Strasbourg pour conquérir la gloire à laquelle il aspirait, et aussi pour encaisser des appointements qu'il n'aurait pu de longtemps obtenir à l'Eldorado.

Alors... il se produisit une chose étrange et qui mérite d'être enregistrée, car elle donne une idée du pouvoir de la réclame et du résultat qu'on peut en obtenir.

Ce même Paulus, qui était noyé dans la troupe de l'Eldorado, dès qu'il fut détaché de l'ensemble et s'imposant seul sur la façade de la Scala, suffit à faire réaliser dans cet établissement des recettes fabuleuses, des recettes inconnues jusqu'à ce moment-là !

Paul Renard, directeur de l'Eldorado, n'en revenait pas ! Il éprouva le plus vif regret en constatant qu'il n'avait pas su deviner son artiste, qu'il n'avait pas su en tirer parti, le faire valoir... et qu'il était peut-être temps de changer les habitudes contractées dans son établissement, c'est alors que, d'un excès il tomba dans l'autre.

Tous les numéros qui lui semblaient bons étaient rapidement engagés par lui et présentés en grande pompe au détriment de la réputation des anciens artistes de la maison. L'Eldorado n'était plus le temple de la chanson, la Comédie française des cafés-concerts... comme on se plaisait à le désigner auparavant. Un grand nombre d'artistes y parurent et disparurent avec rapidité alors qu'autrefois ceux qui avaient la chance d'être engagés à l'Eldorado y restaient pendant des années et jouissaient d'une quiétude qui, depuis, a totalement disparu.

Tous nos artistes de Music-Halls, sauf lorsqu'ils jouent dans une revue, ne sont maintenant engagés que pour une semaine, deux semaines au plus ! C'est vous dire le nombre d'affaires que. même lorsqu'ils sont très bien cotés, les artistes de ces établissements sont obligés de traiter au cours d'une année, la correspondance et aussi le téléphone marchent sans arrêt ou, en tout cas, avec une fréquence qui ne s'affirme pas toujours chez bien des commerçants. Sans compter que bien des directeurs qui possèdent en province plusieurs établissements, ne pouvant être partout à la fois, ont créé ce qu'ils appellent - des chefs de poste -. Or, si M. le Chef de poste n'a pas tel ou tel artiste en sympathie, il fait parfois des rapports nuisibles à la bonne renommée de cet artiste; et dans leur propre intérêt, MM. les Directeurs devraient s'imposer de fréquents déplacements pour contrôler eux-mêmes ce qui se passe.

Il arriverait sûrement que leurs impressions seraient absolument opposées à celles de certains chefs de poste, surtout lorsque ceux-ci ont un faible pour les artistes... généreux !

———

Lorsque je suis arrivé à Paris, Paulus gagnait exactement mille francs par mois, et Perrin dont le nom tenait la première place en gagnait douze cents, c'était là le grand maximum, la moyenne étant à l'époque de trois à six cents francs par mois. Mais, dès qu'il passa à la Scala, Paulus obtenait soixante-dix francs par jour. Ce ne fut qu'un cri chez tous les gens de la corporation. Peu d'années après il passa l'été aux Champs Elysées. Il émargeait à raison de 120 fr. par jour à l'Alcazar sous la direction Ducarre, alors que sous cette même direction, je gagnai moi-même quatre-vingts francs par jour aux Ambassadeurs, j'obtenais le premier, une clause qu'il ne m'avait pas été très facile de décrocher ! Tous les artistes sans exception devaient paraître deux fois dans la même représentation et je fus le seul, en 1884 ne figurant qu'une fois sur le programme des Ambassadeurs. Paulus ne tarda pas à exiger cette même condition, nous étions à Paris les deux privilégiés du moment, les précurseurs des appointements fabuleux encaissés par Yvette Guilbert d'abord à partir de 1891, et plus fabuleux encore par les vedettes actuelles !

Il est vrai que Paulus ne s'en tint pas à 120 fr. par jour, il était finalement arrivé à 300.

Puis en province nous traitions l'un et l'autre sur la recette brute, le pourcentage arrivait à nous assurer (pour l'époque, toujours), de superbes résultats.

À Paris, les cachets de Paulus ont toujours dépassé les miens, mais dans les grandes villes de province, Bordeaux, Lyon, Marseille, de même que dans toute l'Europe, nous marchions de pair.

VIE INTIME

Certain jour, à Bruxelles, Paulus causant avec mon vieux camarade Stainville, lui fit des compliments sur l'intérêt de son "*numéro*" et notamment sur la présentation d'un petit théâtre de fantoches que Stainville installait sur la scène, à la grande joie des spectateurs, petits et grands.

"*C'est vrai*, avoua Stainville, *ce petit truc produit son effet, mais il faut compter avec les frais qu'il entraîne, ce théâtre me crée de coûteux excédents de bagage*s."

"*Oh ! Moi,* répliqua Paulus, *je n'ai que ma musique et mon costume de soirée mais, par exemple,* - ajouta-t-il en désignant Delormel et Garnier (ses auteurs principaux) et Raoul Pitau (son manager) - l*es voilà mes excédents de bagages !*"

Il se rendait parfaitement compte que son entourage lui coûtait cher, mais... en grand seigneur, il marchait quand même, il marchait vers le gouffre pendant que les autres, plus pratiques, faisaient leur pelote. Il n'est pas interdit d'être prévoyant...

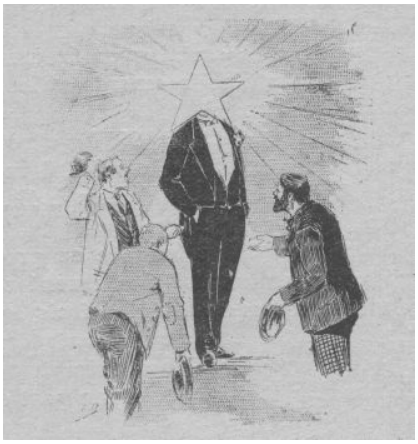
Sur la pression de certains profiteurs il prit la direction de divers établissements et les résultats ne furent pas heureux !

Or, un matin de l'année 1898, je recevais en Dordogne une lettre dans laquelle il me disait j'ai perdu deux cent mille francs à BaTaClan, il faut que je me refasse.

"Q*ue diriez-vous d'une tournée en province, en associant nos deux noms? Seulement c'est vous qui ferez les avances de tous les frais de réclame et qui vous chargerez de toute l'organisation, j'ai confiance en vous. Moi je veux simplement m'occuper de chanter et d'encaisser ma part des bénéfices.*"

Ma réponse fut affirmative et un mois après, les affiches annonçaient la tournée Paulus-Ouvrard. Nous fîmes 46 villes en 46 jours, une par jour, les résultats furent satisfaisants et d'ailleurs tout marchait admirablement tant que Paulus ne s'occupait de rien, mais dès qu'il voulait imposer ses avis ou mettre la main à quelque chose il avait le don de tout détraquer. Il était vraiment anti-administrateur, mais je prenais quelques ménagements pour le lui faire entendre, car si Paulus était volontaire, capricieux, fantasque, il faut reconnaître qu'il rachetait tout cela par les qualités de son cœur. Il ne méritait pas qu'on l'amoindrisse, car en dehors de son indiscutable valeur artistique, il était foncièrement honnête et poussait parfois le désintéressement au point de provoquer l'admiration de ses intimes.

Je me souviens qu'un matin, à notre retour du Havre, nous réglions ensemble nos petits comptes et il lui revenait dix-huit cents francs.



Il dit à mon régisseur Bracueil qui se trouvait là :"*Bracueil, portez-moi donc quinze cents francs en face, à la Société Générale, j'ai à solder des comptes qui les absorberont. je ne veux garder avec moi que 300 francs.*"

Or, Bracueil était à peine parti qu'une pauvre artiste vint pleurer misère et Paulus attendri partagea avec elle sa petite provision. Il lui remit 150 francs que la chanteuse promit de restituer mais... on ne l'a jamais revue.

Je vous parlais de ses caprices. Ils se manifestaient par série. Une fois ce fut la série des pantalons ! Parti de Bordeaux simplement avec celui qu'il avait sur lui, il lui fit un sérieux accroc en descendant du train à Poitiers, il se rendit illico dans un magasin de confection pour parer à la situation, mais au lieu d'un autre pantalon, il en acheta deux, en me disant:

"*Voyez-vous qu'il n'arrive encore un accident du même genre ? Je n'aurai pas toujours un tailleur sous la main, pour nie tirer d'embarras ! Il vaut donc mieux avoir un pantalon de rechange...*"

Mais voilà que dans toutes les villes où nous passions il découvrait presque toujours à l'étalage des tailleurs, un pantalon qui lui plaisait et qu'il achetait sans retard. Vite il me le montrait mais, à partir du sixième, je manifestais mon opinion par un significatif haussement d'épaule...

Bref, à la fin de la tournée, sa malle au lieu d'un pantalon, en contenait très exactement dix sept !

Quand on s'étonnait de cette curieuse abondance de falzars, il était le premier à en rire aux larmes et s'écriait, congestionné :"*C'était pour faire* "renauder" *Ouvrard !*" Un collégien n'eût fait mieux !

En juin 1898 je m'étais arrangé de façon à ce que notre tournée prit fin à Couze, petite commune des environs de Bergerac où je possédais une confortable habitation champêtre, je tenais ce que Paulus puisse, avec nous, se refaire des fatigues inévitables qu'on éprouve au cours d'une tournée. La beauté du site, l'air de la vallée de Couze, la pêche aux écrevisses, la pêche à la ligne le décidèrent à adopter cette contrée qui, bien certainement ne manque pas de charme.

Il y fit venir sa sœur, qu'on appelait tante Louise, car c'est elle, de concert avec Mme Habans qui, pour éviter les excentricités de son mari, possédait un appartement personnel, prenait soin des enfants dont je parlerai plus loin.

Or, tante Louise, vénérable femme, avait à ce moment-là avec elle, le petit Jean qui représentait le terminus de la lignée Paulusienne. Il était âgé de quatre ans et sa ressemblance au papa était déjà impressionnante, cet enfant affectionnait ma famille, qui le lui rendait bien, et c'est par suite des très aimables relations que nous avions établis avec la brave tante Louise, que Paulus devint mon voisin en Dordogne où finalement, il se rendit acquéreur d'une propriété appelée "*Le Grand Clos*".

AIX-LES-BAINS

Cette acquisition et la sommaire installation qui s'ensuivit ne prouvait en aucune façon que Paulus se trouvait à la veille d'abandonner la scène, non, il n'en avait ni l'intention, ni les moyens. Il voulait, auparavant mettre à profit les relations influentes qu'il possédait à Paris. On lui promit l'obtention des jeux dans une ville d'eau, alors, avec le concours d'un négociant de Bordeaux il créa à Aix-les-Bains un établissement qu'il baptisa "*Folies Aixoises*". Nous en fîmes ensemble l'inauguration, entourés d'une troupe de choix. Sur le programme que j'ai conservé, je relève des noms avantageusement connus, notamment celui

du merveilleux comédien Gémier qui était alors au Théâtre Antoine avant de prendre la direction de l'Odéon, et qui jouait à Aix" *Le gendarme est sans pitié*", la populaire pièce de Georges Courteline.

Nous eûmes, dès le début, la satisfaction de nous produire devant des salles superbes, mais les Folies-Aixoises n'étaient pas de taille à pouvoir rivaliser avec le grand Casino d'Aix-les-Bains, qui possédait des actionnaires aux reins solides, de somptueuses salles de jeux, où les habitués se rendaient les yeux fermés et le portefeuille ouvert ! De sorte que, tout le gratin après avoir fait aux Folies-Aixoises une visite de convenance ou plutôt... de curiosité, s'empressa de revenir à son Grand Casino et, l'inconséquent Paulus dont les moyens pécuniaires et aussi des moyens vocaux commençaient à faiblir, se décida, avant la fin de la saison, à quitter Aix-les-Bains avec des soucis en plus et des illusions en moins !

LE PIED A TERRE

Paulus n'avait jamais eu d'idées... bourgeoises, et, sans être bohème, il n'avait véritablement aucun souci du confort. Toujours très chic, très soigné à la ville, la richesse d'un intérieur le laissait tout à fait indifférent. Il fit donc porter au Grand Clos le strict nécessaire et peut-être même un petit peu moins !

Tante Louise me disait souvent qu'elle en souffrait, car fière de son frère, elle eût aimé le voir mieux organisé."*Quand on s'appelle Paulus*, disait-elle, *on peut avoir, au moment où l'on y songe le moins, la visite de gens importants et, que voulez-vous que je dise à ceux qui se trouveront en présence d'une telle absence de confort?*"

Mais Paulus avait trouvé le joint ! A ceux qui venaient le voir en Dordogne, il disait, avec sa grande désinvolture coutumière :"*Ne faites pas attention à ce taudis ! C'est ce bougre d'Ouvrard qui m'a collé dans ce patelin et vous comprenez bien que je n'ai pas voulu y faire transporter mon mobilier parisien !... Je n'aurai donc jamais ici, autre chose qu'un pied à terre.*"

Puisque, même au temps de sa splendeur, il ne s'attardait pas au faste, vous vous expliquerez qu'en 1901, alors que petit à petit venait le déclin, il en était arrivé à se contenter d'un appartement (son dernier à Paris), situé boulevard Montmartre.

Peste ! Direz-vous. Boulevard Montmartre? Voilà cependant un quartier qui n'indique pas la purée... Je suis de votre avis, seulement son appartement ou plutôt... son logement était situé au sixième au-dessus de l'entresol ! Cent trente marches à monter ! J'ai eu plusieurs fois l'occasion de les compter et l'obligation de reprendre haleine à chaque étage, à partir du 40 !

Une gênante impression attendait le visiteur.

Le populaire Compositeur Christiné

Elle était provoquée par un plafond à soupente. La porte du logement ouverte on pénétrait de plein pied dans une petite chambre, la sienne, lit, table à toilette, armoire à glace et piano, oh ! le piano fut toujours pour lui "le meuble" indispensable ! A gauche une pièce servant à la fois de salle à manger et de bureau, plus loin une cuisine.

Il ne faisait connaître à personne cette dernière adresse, mais il fit cependant exception pour un jeune compositeur qui avait une chanson à lui soumettre, cette chanson dont les paroles étaient de Félix Montreuil, fut la dernière que lança Paulus. Elle avait pour titre : Drapeau vert et bâton blanc, et le compositeur qui n'avait encore aucune réputation, mais qui prenait sérieusement son élan, n'était autre que Christiné, l'heureux auteur de *Phi-Phi*, de *Dédé* et autres opérettes si populaires.

C'est à ce sixième au-dessus de l'entresol, que je vis Christiné pour la première fois. Ses nombreux succès au Concert le décidèrent à fonder par la suite une maison d'édition située faubourg Saint-Martin, mes relations avec lui furent extrêmement limitées, je compris qu'il n'avait pas une minute à perdre ! Time is money ! et, il faut lui rendre cette justice, c'est qu'il n'a pas perdu son temps...

J'ai eu cependant l'occasion de parler de lui pour des raisons qu'on relèvera plus loin.

Malgré les précautions que Paulus prenait pour laisser ignorer l'adresse de ce minuscule logement, il se trouvait toujours quelque fouinard qui parvenait à la découvrir et, lorsque, inopinément, il arrivait tout essoufflé à l'extrémité des 130 marches et qu'aussitôt la porte ouverte il se laissait choir sur l'une des rares chaises du logis, il ne manquait pas, à l'aide de phrases entrecoupées par la nécessité de reprendre haleine, de manifester bruyamment sa surprise.

- *En voilà une idée, mon cher Paulus... d'être venu vous percher si près des cieux! Et avec ça... pas d'ascenseur.., pas d'espace... vraiment c'est inconcevable !*

- *Ne m'en parlez pas*, opinait Paulus, qui, ayant recours à son cliché, débitait son boniment", version :"*Imaginez-vous que c'est ce bougre d'Ouvrard qui m'a installé en Dordogne où j'ai fait transporter tout mon mobilier parisien, je n'ai donc conservé ici que ce mesquin pied à terre.*"

Conclusion

Soit qu'on le trouve en Dordogne, soit qu'on le surprenne à Paris il avait le pied à terre chronique ! Et... ce bougre d'Ouvrard avait bon dos !

_____

Quelques mois se passèrent et Paulus fit une dernière apparition sur la scène, chez sa fille Paulette, devenue Mme Morlay, qui, avec son mari, avait pris la direction de l'Eldorado de Marseille où, après les siennes, je donnais aussi une série de représentations.

Puis, sa santé devenant chancelante, il vendit le Grand Clos, en Dordogne, et regagna son domicile parisien, mais la montée des 7 étages lui était devenue impossible, il dût déménager, c'est alors qu'il alla habiter Saint-Mandé, où il se décida enfin à faire meubler un appartement digne de lui.

Bien des journalistes ont pris plaisir à parler de Paulus sans le bien connaître. Moi, je puis affirmer qu'il n'était ni joueur, ni buveur, ni fumeur. Je ne l'ai jamais vu se livrer à des excès de bonne table, il était remarquablement sobre et, s'il ne fit pas d'économies, il faut en chercher la cause dans ses coûteuses fantaisies.

Il achetait des immeubles, puis... n'en voulant plus, les revendait à vil prix. Il en fit autant pour ses équipages car, tout comme Max Dearly, il aimait beaucoup les chevaux. Réputé comme il l'était, Paulus aurait facilement pu contracter des dettes, eh bien moi, son intime, je ne lui en connaissais pas. Il était trop fier, il aimait trop son indépendance, il n'aurait pu supporter les réclamations réitérées d'un créancier.

Mais si l'on s'est employé à parler des incartades de ce magnifique chanteur, on a totalement oublié de dire ce que je vais dire aujourd'hui, puisque j'en ai l'occasion.

Paulus avait eu cinq enfants, tous ont été parfaitement élevés, et ce résultat ne s'obtient pas sans effectuer de sérieux débours.

L'aîné qui a prénom Alexandre est, comme on dit, très calé, il parle plusieurs langues, il possède à Paris une situation importante, il est aussi sérieux que possible et il est devenu le gendre du talentueux Christiné, déjà nommé, dont il a épousé la fille unique.

Sans être dans la misère absolue, un artiste, surtout de nos jours, demande ou fait demander à son profit, une représentation de retraite, s'il est en droit d'espérer qu'un bon nombre de camarades en vedette, accepteront de prêter leur concours gracieux, c'est ce qui s'est produit pour Paulus, par la voix de Fursy, car c'est Fursy qui se chargea de la complète organisation de cette représentation qui fut donnée au théâtre de la Gaieté, le 19 décembre 1906, je me trouvais à remplir des engagements en province et j'eus le regret de ne pouvoir y assister ! Ce regret fut vivement partagé par Paulus qui m'écrivit alors une affectueuse lettre de 4 pages. et cette lettre prit sa place dans la volumineuse collection de ses autographes que j'ai plaisir à relire parfois.

J'ai sous les yeux le programme sur lequel je relève les noms de Mévisto, Yvette Guilbert, Jules Moy, Bruet-Rivière, Pougaud, Prince, Max Dearly, Victor Boucher, Albert Brasseur, Galipaux, Fursy, Marguerite Deval, Paulette Darty, Dranem, Fragson, Mayol, Tarride, Huguenet, Simon-Girard et enfin Constant Coquelin !

Mes lecteurs se feront une idée de cette mirifique matinée, unique en son genre. Ce fut l'apothéose de la carrière du chanteur entre tous populaire.

Paulus à Bataclan

Les résultats pécuniers s'affirmèrent en raison de l'intérêt des affiches, mais le bénéficiaire ne put en profiter, car une affection cardiaque ne tarda pas à l'emporter et ce sont les héritiers qui réglèrent avec Fursy les comptes qui n'avaient pu être réglés avec Paulus, décédé à Saint-Mandé, où je le vis, pour la dernière fois, dans ce riant appartement qui n'avait rien de miséreux, contrairement à ce que la légende a maintes fois insinué. Il fut jusqu'au dernier moment, entouré de nombreux amis et la magnificence de ses obsèques donnait une idée du degré de considération dans laquelle le tenait toute la corporation artistique.

Son nom reviendra parfois au cours des souvenirs exposés dans ce volume car, surtout pendant les dernières années, son existence se trouvait mêlée à la mienne. Mêlée à ce point, que son décès m'avait pendant longtemps laissé désemparé !

ARNAUD

Parmi les vedettes disparues, nous devons citer Arnaud, dont très peu de lecteurs se rappelleront le nom et la finesse. Arnaud a cependant fait un millier de créations au café-concert. C'était le plus consciencieux des interprètes. En 1876 il passait pour le premier comique de Paris, il s'était spécialisé dans les chansons de pochards, mais rien du poivrot repoussant ou attristant, c'était plutôt le type du Roger Bontemps... légèrement éméché !

Autant de chansons, autant de costumes, car à cette époque, les artistes n'en donnaient pas plusieurs à la file. Il détaillait de longs dialogues et trouvait le moyen de soutenir l'intérêt. Il faisait rire autant qu'il était possible de faire rire. Il était parfait !

Mais son genre qui avait fait fureur, parut un jour démodé, de même que bien d'autres d'ailleurs. Car - comme le disait fort judicieusement le fantaisiste Elvell au cours d'une chronique parue le vendredi 16 mars 1928, dans "*Les Coulisses"*, chronique que j'ai ma foi beaucoup appréciée :"*Les genres n'existent pour ainsi dire plus"...*

Les poivrots, les sergots, les paysans, les naïfs, les gommeux d'autrefois, ont fait place à la fantaisie et à la danse. Pour l'interprétation des chansonnettes il n'existe plus de genres bien déterminés, de sorte que tous arrivent à se ressembler précisément parce qu'*ils n'indiquent rien !*

Arnaud à l'Éden-Concert

SULBAC

Sulbac a eu son heure de succès, il n'était pas sans originalité, une tête amusante, un organe très cuivré, il possédait son public à l'Eldorado et aux Ambassadeurs avant de passer au théâtre.

Sulbac était de ceux qui aiment à se payer la tête des gens, mais le plus souvent, il cherchait ses victimes parmi ses camarades, après toutefois, s'être rendu compte qu'il pouvait se risquer à les "c*harrier*".

Un superbe baryton nommé A., sortant de l'Éden-Concert, fut engagé un jour par Mme Allemand et fit son entrée à l'Eldorado où Sulbac ne fut pas long à s'apercevoir que ce beau baryton, malgré sa prestance et le soin qu'il apportait à sa mise, aurait beaucoup de mal à se faire passer pour un professeur de langue française.

Alors il s'évertuait à prendre un air bonnasse et réussissait à faire jaser ce baryton pour venir ensuite nous faire part de la dernière perle qu'il avait pu cueillir !

Un soir il nous dit que ce farceur de A. venait de l'entretenir sur la propriété qu'il possédait... en Avignon, propriété acquise entièrement à l'aide de... ça ! disait-il en se tapant la gorge avec son médium. Tu parles, lui disait A., le plaisir que j'éprouve quand j'ai un petit congé et que je me retrouve dans ce vieux domaine entouré d'arbres qui ont plus de cent cinquante ans ! Des arbres... circulaires !

C'est surtout lorsque j'étais à l'Éden qu'il me tardait d'y aller, car, à l'Éden-Concert j'étais obligé de me produire aux soirées classiques. Ah ! Mon vieux ! C'était la barbe ! J'étais forcé de chanter un tas de vieilles chansons tombées depuis longtemps dans *l'abdomen public !*

Sulbac

Et il fallait en apprendre *à tout la rigot ! (sic)*

Et Sulbac, continuant à le faire marcher, lui demanda un jour ce que signifiait ce mot "Contentieux" qu'il venait de lire en passant devant les bureaux d'une administration et l'autre, ne voulant jamais avoir l'air d'être pris au dépourvu, lui répondit d'un air entendu :"*Contentieux?... c'est un nouveau truc pour guérir les maladies de nerfs.., comprends bien Sulbac... contentieux c'est... pour contenir !*"

LES MIMES

Parmi les grosses vedettes, nous avions aussi les mimes.

J'ai connu Paul Legrand, j'ai connu Débureau fils, les Onofri, Chiarini, Barbarani. J'ai connu plus tard, Félécia Mallet. Mais le véritable chef de file, le roi des mimes, le roi des pierrots c'était Rouffe, le merveilleux Rouffe.

C'est Rouffe qui, à Marseille, avait donné un essor formidable à cet art, c'est lui qui avait véritablement fait école, ayant sous sa coupe une trentaine d'autres mimes de valeur, c'est lui qui avait produit le plus grand nombre de pantomimes dans tous les genres, rehaussées par de très brillantes musiques de Trave, chef d'orchestre de l'Alcazar et du Palais de Cristal.

Doué d'une intelligence supérieure, s'appuyant sur une solide instruction, ajoutant à cela une surprenante fécondité, il travaillait sans relâche à la glorification de l'Art muet, et il était à juste titre, admiré des foules. Il avait, comme auteur et interprète, un talent qu'on peut, sans les amoindrir, comparer à celui des Mounet-Sully, des Guitry ou des Coquelins.

Sa mort fut vraiment prématurée, il avait à peine trente-cinq ans, mais, la pénétration de ses conseils était telle, qu'il fit avec les Virgile, Franck, et surtout Thalès et Séverin, de remarquables successeurs.

Rouffe en pierrot

C'est parce que je les connais tous, c'est parce que je suis fixé sur leurs sentiments que je puis par anticipation, assurer, à ceux qui auraient l'occasion de s'entretenir, soit avec Thalès, soit avec Sèverin, qu'ils les trouveront prêts à s'incliner respectueusement devant la mémoire de Rouffe qui fut un de mes plus fidèles amis, en même temps que leur grand Maître !

Rouffe à la ville en 1875

Mon vieil ami Séverin

VEDETTES FÉMININES

AMIATI

Parmi les étoiles disparues, nous avons, du côté des dames : la belle Amiati qui, pendant et après la guerre de 1870, fit vibrer la corde patriotique en interprétant les œuvres de Paul Déroulède et surtout de Villemer, dont le bagage était vraiment formidable. Je rappellerai quelques titres parmi les milliers qu'il avait au répertoire :

Le Maître d'École Alsacien, Vous avez pris l'Alsace et la Lorraine, La Servante d'auberge, Les Rubans d'une Alsacienne, Le chien du Sergent, Ne dansez plus, des Français dorment là, Les cuirassiers de Reichshoffen, L'Enfant de Paris.

Et tant d'autres dont le tirage a été fabuleux.

Amiati

Amiati était l'interprète rêvée pour ce genre de chansons et son succès à l'Eldorado pendant de nombreuses années, a été prodigieux !

MADAME GRAINDOR

Une autre artiste qui fut également en grand succès, s'appelait Mme Graindor, c'était une diseuse émérite, elle détaillait ses chansons avec un art consommé. C'était pour les spectateurs un régal sans mélange que de lui entendre chanter "*Le train des amours*", pour ne citer que cette création parmi les centaines qu'elle eût à son actif. Car elle brilla longtemps au firmament des meilleurs cafés-concert où elle avait, sans effort, succédé à Judic.

Madame Graindor

Quand on songe que des artistes de cette trempe avaient beaucoup de peine à gagner 30 ou 40 francs par jour et qu'on voit de nos jours... mais n'anticipons pas, nous agiterons plus tard cette grave question.

MARIA RIVIERE

Une Bordelaise à la frimousse piquante, qui fit de sensationnels débuts, en 1872, à l'Eldorado. Elle possédait plus de deux octaves dans la voix, amoureuse du café-concert, elle refusa les offres que lui firent maints directeurs de théâtres. Son succès à l'Eldorado était indescriptible. Maria Rivière n'était plus seulement une chanteuse elle fut l'unique cantatrice du concert. Voix fantastique, science du chant, rien ne lui manquait, toute la Presse de l'époque faisait chorus avec le public pour la fêter.

Bruet devint son mari et composa, pour l'interpréter avec elle, une superbe collection de duos, grâce auxquels ils firent leur tour d'Europe et d'Amérique.

Le couple Bruet-Rivière se fit rapidement une réputation qui ne fut jamais égalée par d'autres duettistes.

Maria Rivière

LES GOMMEUSES

La créatrice du genre se nommait Henriette Bépoix, aussi agréable artiste que bonne camarade, mais c'est avec la superbe Méaly d'abord et Valti ensuite que ce genre de gommeuses atteint son apogée.

Puis petit à petit, les costumes excentriques, les gigantesques chapeaux des interprètes n'offrirent plus à la scène qu'un ensemble se rapprochant absolument de la tenue des commères de revues.

Il y avait aussi Rosalba qui disparut à la même époque que Valti ; avec leur départ, ce genre s'est éteint.

Valti quitta la scène pour épouser un prince Russe, je l'ai retrouvée à Nice, veuve et cent fois millionnaire... oui, cent fois millionnaire !

Mais follement éprise des tables de jeux, elle faisait perpétuellement et éperdûment la navette entre Nice et Monte-Carlo... Alors... n'est-ce pas... on ne sait plus ?

Rosalba n'a pas épousé un prince russe, mais bien un très opulent châtelain.

Il n'est pas à regretter qu'elle ait trouvé une existence heureuse, car Rosalba, magnifique personne, était aussi méritante et aimable que jolie.

Quelques mois avant son mariage, c'est chez elle que me fut présenté le réputé chef d'orchestre-compositeur Poncin, qui se mit aimablement au piano et nous donna la primeur de sa célèbre chanson Le Chemineux, qu'il interprétait, cela va sans dire, en musicien consommé.

Voilà qui, remontant assez loin, confirme la fidélité de ma mémoire... Pas vrai, Poncin ?

Valti à la Scala

La belle Rosalba

BONNAIRE

Née de parents et de grands-parents faubouriens. Celle dont l'étoile brilla du plus vif éclat était une parigotte pur sang, à l'œil vif, à la réplique rapide, et comme naturel... oh ! alors... elle était remarquable ! Ses jeux de physionomie accompagnaient avec justesse toutes les phrases des chansons qu'elle interprétait, ils les soulignaient de la plus heureuse façon. Enfin elle était comique... comique... comique !

Bonnaire à l'Eldorado

Je l'avais connue à Bordeaux, en 1870, alors qu'elle était toute jeune, jolie, éveillée, délurée et débordante de fraîcheur. On l'appelait Huerta. Puis, elle fit la province, se servant simplement de son prénom... Éléonore et Éléonore était frénétiquement applaudie dans tous les établissements où souvent ensemble nous nous produisions.

Elle devança mon arrivée à Paris, elle s'y fit remarquer à l'Alcazar d'hiver (qui n'existe plus aujourd'hui), et c'est alors que M. Paul Renard, directeur de l'Eldorado, mis au courant de ses triomphes, l'engagea pour la saison suivante sous le nom de Bonnaire.

Bonnaire se fit immédiatement une des premières places parmi les étoiles de la maison.

Elle obtint, et cela pendant de très nombreuses années, un succès des plus soutenue.

Mais il était dit qu'elle devrait une quatrième fois changer de nom, car, certain jour elle quitta Paris... pour toujours... Nous ne l'avons plus revue ! Elle alla habiter Toulouse..., elle venait d'épouser feu M. Coussinet, directeur de La Dépêche, le très important quotidien de cette ville.

JEANNE BLOCH

Enfin nous avons eu Jeanne Bloch, La grosse Bloch, disait-on d'elle couramment. Comme exubérance elle était un peu là ! Je me trouvais avec elle au XIXe Siècle, dès mes débuts à Paris, elle avait alors 18 ans, elle était encore fluette, mais déjà sa fougue était intarissable ! Toutes les semaines nous avions à jouer

ensemble une petite pièce qu'il fallait changer tous les samedis. (Vous parlez d'un boulot). Mais ces piécettes dont les données ne variaient guère, finissaient toujours par un mariage, de sorte qu'après cinq saisons d'hiver au XIXe Siècle, nous nous étions bien mariés six ou sept cent fois... en scène, bien entendu.

Jeanne Bloch et Ouvrard en 1876

Par exemple, comme partenaire, elle était terrible ! Lorsqu'on trouvait un effet scénique, il était rare qu'elle ne s'en empara pas illico et... et le lendemain soir... c'est elle qui le servait ! De nos jours, les professionnels ne s'arrangeraient peut-être pas très bien de ce système, mais de mon temps, la camaraderie était telle, que tous ces détails s'aplanissaient... en famille ! La victime en riait autant que l'accapareur ! Je me souviens même qu'à cette époque j'avais mis la main sur "Les Bidards", très gros succès que me valait une chanson de mon camarade Mathieu. Jeanne Bloch en maigrissait... (ce qui était dommage)."*C'est pas moi*", gémissait-elle, *qui aurait jamais la veine de tomber sur une machine comme ça"! Est-c'qu'on peut savoir?*... lui répondis-je.

Et trois jours après, elle chantait avec moi "Les Bidards" que, pour sécher ses pleurs, j'avais arrangé en duo !

ÉTOILES... FILANTES

La première fut Émilie Bécat. Elle arrivait en droite ligne de Marseille vers 1874, elle conquit Paris !

Tapageusement applaudie au XIXe Siècle, elle passa l'été à l'Alcazar des Champs-Élysées. Elle tenait la grosse vedette du programme... Il n'y en avait que pour elle ! ! !

Puis... tout à coup, en 1877... rien ne va plus ! Et ce fut fini... fini... fini ! !

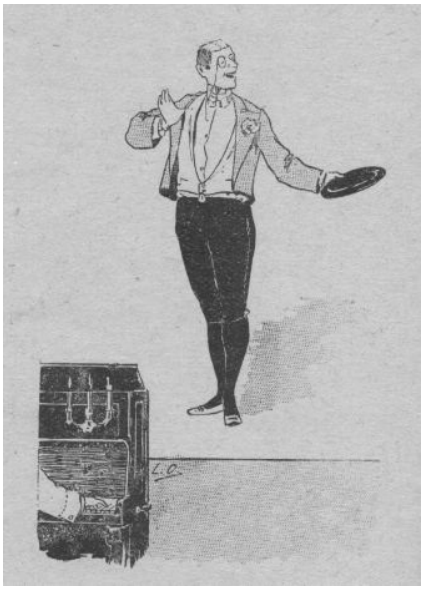
Au cours de ma carrière, je n'ai relevé qu'un autre cas semblable à celui d'Émilie Bécat. Il se manifesta à la suite de l'impétueux succès obtenu par Kam-Hill, l'homme à l'habit rouge. Le copurchic, comme on le dénommait.

Pendant trois ans, quatre ans au plus, son nom fit grand tapage, il brillait aux programmes de nos plus grands établissements.

Homme charmant, très correct, possédant un bon organe, Kam-Hill avait certainement apporté une note bien personnelle et ce fut de la part du public un engouement spontané, mais tout à fait passager.

Lorsqu'il quitta la scène et revint à ses premières occupations, il n'avait rien perdu de ses moyens artistiques, il dit adieu au public, parce que le public se désintéressait de son répertoire qu'il n'interprétait cependant pas moins bien que le premier jour !

Émilie Bécat en 1876



Kam-Hill en copurchic

Non... Il y a des faits qui s'enregistrent et, qui ne s'expliquent pas. Tantôt ce sont des chutes rapides et injustifiées, tantôt des vogues interminables et... incompréhensibles !

DEUXIÈME PARTIE

JOURNALISTE

C'est en 1894 que l'idée me vint de fixer mes souvenir dans un ouvrage intitulé *La vie au café-concert.*

L'étonnement fut évidemment plus grand que le succès, j'étais le premier artiste de café-concert osant publier ses impressions personnelles.

Seule, la célèbre Thérésa avait édité ses mémoires, mais, écrire ses mémoires, ce n'est plus donner ses appréciations. Un professionnel s'érigeant en critique, voilà une tentative hardie, je l'ai risquée, elle me réussit assez bien et cette petite réussite m'incita par la suite à passer de la scène au journalisme.

Après avoir, pendant de longues années, collaboré à diverses feuilles corporatives, je m'empressai, dès que je pris ma retraite comme artiste, d'apporter ma collaboration au Journal de Bergerac, puisque c'est en Dordogne que j'avais toujours nourri le désir de planter définitivement ma tente.

Mes articles me valurent quelques satisfactions, car ils furent fréquemment reproduits dans les quotidiens du Sud-ouest, et c'est ainsi que M. Marcel Labbé, éditeur, qui s'était depuis quelques années, assuré l'entière propriété de mon premier ouvrage, décida d'en faire paraître une suite. Je viens de rappeler... *le passé*, nous allons maintenant nous entretenir du présent et, je ne répéterai jamais trop que je n'ai d'autre but que d'établir ici ma sincère mise au point sans jamais me soustraire à l'impartialité.

Mes amis ne seront pas mieux partagés que les indifférents et, si j'ai des ennemis, je ne m'en souviens plus ! Je marche avec ma collaboratrice qui n'est autre que la vérité ! La vérité... toute nue !

Je commencerai donc par :

LES DÉCORÉS

C'est avec une grande satisfaction que j'ai pu, avant de partir dans un monde inconnu, relever sur la liste des promotions de ces dernières années, le nom de divers artistes de théâtres et de music-halls, auxquels on n'a pas craint de décerner une distinction qu'on avait jusqu'à ce jour hésité à leur attribuer.

J'attends maintenant de voir, à la Chambre quelques artistes, députés, j'en connais beaucoup qui, par leur instruction, leur éducation, la souplesse de leur langage et enfin leur discernement, n'y feraient certainement pas mauvaise figure. Ils pourraient même parfois, soit par leurs interpellations, soit par leurs objections, donner un certain "coton" à bien des turbulents qui se prennent pour des AS invulnérables ! Il serait certainement intéressant de voir quelques-uns de ces derniers, aux prises avec un fantaisiste de music-hall ou de café-concert !

À l'Assemblée générale de la Société des auteurs, compositeurs, et éditeurs de musique où les artistes sont en grand nombre, il m'a été donné, maintes fois, d'entendre des dissertations comportant une dose de logique, de bon sens, qu'on ne rencontre pas toujours à la Chambre, chez tous ceux qui créent nos lois !

Parmi les légionnaires de la scène, nous voyons maintenant Max Dearly, le prince des comédiens, qui a failli un instant se lancer dans la politique (c'est ainsi que l'on commence... en figurant dans une municipalité), mais il s'est arrêté à temps ! Jadis, je disais à mon ami, le professeur Pozzi, qui en pinçait pour le Sénat :

"*Quand on s'appelle Pozzi, on n'a plus le temps d'aller au Sénat, vous êtes plus utile ailleurs...*"

Je dirai à Max Dearly

"*Laissez la mairie à d'autres... les postulants ne manquent pas. Nous aurons toujours plus de maires... que de Max Dearly !*"

LUCIEN BOYER

Oui, Lucien Boyer, l'auteur, le compositeur, le chanteur, Lucien Boyer, celui qui possède un bagage formidable, un nombre incalculable de revues, de sketches, de chansons, Lucien Boyer, encore un compatriote, l'auteur de *Valencia, Le trompette en bois, Mon Village, Mont' là d'ssus*.

Enfin l'auteur de Cousine, quoi ! de cette sacrée Cousine qui ne peut se décider à laisser en paix le cœur de ce pauvre Mayol, puisque voilà plus de 15 ans qu'il nous dit qu'elle le lui piétine !

Lucien Boyer est la crème des camarades, il est bon père, bon fils, bon frangin. Vous le voyez d'ici, n'est-ce pas?

Toutefois, malgré l'énormité de ses productions j'ai remarqué que c'était immédiatement après l'édition d'une chanson qu'il avait intitulée La Madelon de la Victoire, que ce brave Lucien fut décoré ! Alors que Louis Bousquet, auteur de la véritable Madelon, cette délicieuse chanson qui fut chantée pendant quatre années terribles, par la France et par ses Alliés, par les poilus et par les civils, par les vieillards et par les enfants, Louis Bousquet, dis-je, de même que son camarade et collaborateur Camille Robert, attend encore le ruban.

Un jour Bousquet prit le chemin d' l'oubli Son carnarad' fit la mêm' chos' que lui !

Il est vrai qu'on ne pouvait rougir la boutonnière des auteurs de toutes les Madelons ! pas vrai ?

———

Feu Gerny, le fidèle collaborateur de Jules Jouy, me racontait un jour la petite histoire suivante :

Deux copains avisent un groupe de quatre individus, dont trois ont le ruban violet sous le menton.

Un des copains questionne

- *Tu connais ces... officiers d'académie?*

- *Oui*, répond l'autre, *il y a d'abord le fils de mon concierge, dont le cousin est attaché dans un ministère. puis le grand brun est photographe en province. Quant au troisième, c'est un coiffeur de mon arrondissement.*

- *Mais le quatrième... qui n'a rien à sa boutonnière ?*

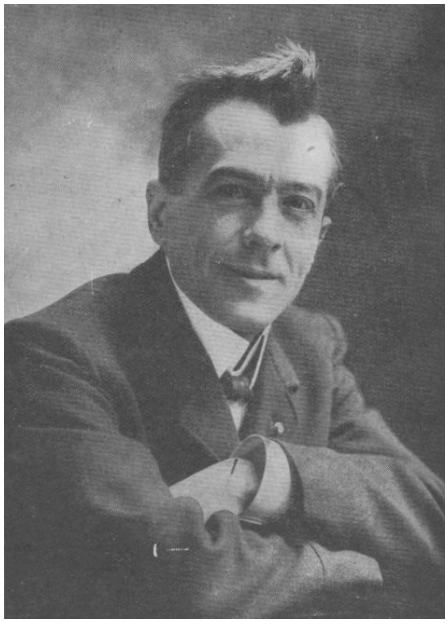
- *Oh... celui-là, c'est insignifiant, il est professeur au Lycée.*

- *Ah ! et comment se fait-il qu'il ne soit pas titulaire des palmes?*

- *Ah ! ben mon vieux... s'il fallait les f... à tout le monde !*

GALIPAUX

Félix Galipaux, mon compatriote, le frétillant bordelais... le talentueux Galipaux, nous a un instant étonnés avec... les étonnements de ses nombreux amis qui, nous disait-il dans "*La Petite Gironde*", avaient été très surpris lorsque la Presse annonça qu'il venait d'être décoré ! car, nous avoue modestement Galipaux, tous mes amis croyaient que je l'étais... depuis longtemps ! ! !"



Galipaux

Ça c'est vrai... Il y a de ces lenteurs surprenantes et impardonnables !

DRANEM

Le camarade Dranem, de son véritable nom Armand Ménard, fut certainement le premier artiste de music-hall qui se trouva bombardé du titre de chevalier de la Légion d'honneur.

Je suis au regret d'ajouter qu'en décorant Dranem on attribua cette distinction au mutualiste plutôt qu'à l'artiste de café-concert. C'est du moins la nuance que ne manquent pas de faire ressortir la plupart des quotidiens parisiens.

Toutefois, mon éminent confrère Clément Vautel s'étonne quelque peu que la chancellerie ait pris tant de formes pour faire entendre que c'était bien au mutualiste et non à l'artiste que la distinction était décernée.

Et moi je me permets de supposer que si pour commencer, Dranem avait été complètement dans l'ombre comme artiste, on n'aurait jamais songé à le distinguer d'aussi éclatante façon.

Or, c'est précisément parce que je prise suffisamment le mérite artistique de Dranem que je me permets également d'ajouter qu'en tant que mutualiste, ses droits au ruban rouge me semblaient discutables.

Je vais donc, aujourd'hui, servir à la galerie quelques petits détails qu'elle ignore peut-être et que moi, vétéran, j'ai pris soin d'enregistrer.

Le véritable fondateur de la société de secours mutuels des artistes lyriques de Caf' Conc' n'était autre que feu mon vieil ami Jules Pacra.

Dranem

C'était donc Jules Pacra qui avait fondé cette Société dont il était le président et cela bien avant que Dranem eût même l'idée de monter sur les planches ! !

C'était Jules Pacra qui, envahi par son sincère esprit de solidarité en prit l'initiative en faisant appel à tous les camarades qui avaient à verser la somme de deux francs par mois! Les membres étaient donc déjà très nombreux lorsque Dranem se substitua à Pacra qui pendant de longues années avait dépensé sans compter tout son temps, toute sa persuasion, puis aussi l'éloquence dont il n'était certes, pas dépourvu.

Alors... en retour de ce long dévouement pour ses camarades, Jules Pacra reçut un jour, sur le tard (il approchait de quatre vingts ans), les palmes académiques ! ! par suite de mes sollicitations réitérées auprès de divers sénateurs de mes amis. (Je le prouverai plus loin).

Donc, en quelque sorte, l'œuvre de Jules Pacra était passée dans les mains de Dranem qui frappa directement à la Grande Porte, pour arriver à se mettre en évidence et créer au plus vite la maison de retraite des artistes lyriques, c'est-à-dire faire en petit ce que Coquelin avait fait en grand à Pont-aux-Dames, pour les artistes dramatiques.

On organisa une foule de représentations dont les bénéfices ne donnaient pas très fort, malgré l'énormité des recettes, et c'est alors que l'idée vint d'organiser une loterie en faveur des futurs pensionnaires de la Maison de retraite qui existerait... on ne savait où !

Ce qui demeure certain, c'est que la loterie eut lieu, je me souviens avoir pris des billets et en avoir même placés et réglés.

La maison de retraite fut achetée à Ris-Orangis, alors que le placement des billets n'était même pas terminé.

Un nommé Bloch, intime de Dranem, fut institué directeur, secondé par sa femme, qui se trouva aux prises avec mille difficultés et qui, m'a-t-on affirmé, mourut peu après. Le suicide de Bloch suivit de près le décès de sa femme.

Les premiers pensionnaires recueillis ne dépassaient pas le nombre de six ou sept parmi lesquels un vieux comique du nom de Garçon et une chanteuse, appelée Albertine Fabre.

Ces détails pour démontrer que l'élan philanthropique était vraiment restreint ! En tout cas, d'autres camarades se dépensèrent pour le moins, autant que Dranem, je citerai tout particulièrement Fréjol, un garçon plein de valeur que j'apprécie beaucoup, Blon-Dhin, et aussi Portal, décédé depuis, après avoir rendu à cette œuvre d'inoubliables services !

Le vulgaire cependant, s'imaginait que cet amusant Dranem avait véritablement créé le paradis terrestre pour ses camarades alors que les conditions de la réception rendent la chose assez difficile, si bien, que le nombre des pensionnaires est toujours extrêmement limité !

Depuis, on a donné des fêtes, on a organisé de somptueuses réunions à Ris-Orangis, on a fait pas mal de tam tam et certains personnages officiels ayant pris part à ces manifestations, il est facile de concevoir que Dranem ait pu nourrir l'espoir d'être un jour décoré.

Ce jour est arrivé, mais je suis tout à fait de l'avis de Clément Vautel lorsqu'il déclare que, très probablement 'Dranem a fait plus de bien par le rire qu'il a provoqué sur la scène qu'à l'aide de ses œuvres philanthropiques !

Aussi, comme je suis ennemi des détours, je ne m'explique pas bien pourquoi la distinction dont il a été l'objet n'a pas été de préférence attribuée à l'artiste Dranem qu'au mutualiste Ménard.

Dranem est un des plus amusants comiques de France et lorsqu'il m'est donné d'assister à l'une de ses représentations je me paie, grâce à lui, une pinte de rigolade car, je vous le confesse, je suis extrêmement gobeur, dès que j'ai confiance dans les réelles capacités d'un artiste et je mêle vite mes chaleureux applaudissements à ceux du public...

Conclusion :

Dès qu'un artiste entre en scène il devient un être à part, s'il est bon, applaudissons-le ouvertement, et s'il est mauvais... nous n'avons pas de concessions à lui faire, même si l'on nous affirmait qu'il aime bien sa mère!

Jules Pacra, fondateur de la Société de Secours mutuels des artistes lyriques

PUISSANCE D'UNE CHANSON

On ne se fait pas une idée de la puissance que peut avoir le succès d'une chanson, d'une seule chanson, sur toute la carrière d'un artiste de Café-Concert. Il suffit très souvent de cette chanson pour le... populariser.

Évidemment il ne la chantera pas durant sa vie entière, mais si la vogue de cette chanson a été assez grande pour lancer l'artiste, celui-ci en bénéficiera dans une large mesure, pendant très longtemps.

Puis, quand le public connait son artiste, il se montre plus confiant et partant de là, moins exigeant, de sorte que toutes les autres chansons succédant au succès qui a rendu l'artiste populaire, sont accueillies avec une sympathie que ce même artiste ne motivait pas avant le lancement de son gros succès.

Dans le succès populaire, le déshérité c'est souvent... l'auteur ! On ne s'occupe que de l'interprète, de l'artiste qui a... présenté la chose, cela tient beaucoup à l'étrange façon dont on a pris l'habitude de livrer au public l'édition des chansons.

Vous lirez sur *La Petite Tonkinoise* : chanson créée par Polin.

Or, cette chanson est de Rimbault, musique de Christiné [1]

Vous lirez sur *La Madelon* : créée pal Bach. Cette chanson est de Louis Bousquet, musique de Robert.

Mais rien d'étonnant à ce que le lecteur qui s'en tiendra au nom du chanteur sans prendre le soin de regarder au bas de la partition, demeurera convaincu que c'est l'artiste qui a écrit la chanson. C'est ainsi que dans le public, tout le monde attribue *Viens Poupoule* à Mayol, alors que Viens Poupoule est de mon adroit confrère Alexandre Trébitsch [2] qui, dans la question, se trouve le moins bien partagé...

Mayol eût le succès,

L'éditeur la galette,

Et l'auteur.., rien.., ou presque !

D'ailleurs il est à remarquer que parmi les anciennes vedettes du Concert ou de Music-Hall, il n'en existe pas beaucoup ayant écrit leur répertoire. Paulus, Libert, Mayol, Polin. Dranem, etc., etc., n'ont jamais, que je sache, enfanté un quatrain !

Contrairement aux vedettes de mon époque je composais la presque totalité de mon répertoire. Si je le déclare c'est parce que j'aurai la franchise de dire qu'à côté de quelques bonnes chansons j'en ai eu aussi de médiocres et pas mal de mauvaises.

[1] Les paroles sont de Gorges Villard, adaptées par Henri Christiné. Quant à la musique, elle est de Vincent Scotto. (Note de l'éditeur – présente édition.)

[2] Cette chanson, d'origine allemande est d'Adolph Spahn, pour les paroles originelles (Kom Karoline) et la musique. – Les paroles françaises sont d'Alexandre Trébitsch et Henri Christiné . La musique a également été adaptée par Henri Christiné. (Idem)

Mais enfin bonnes, médiocres, ou mauvaises je vivais sur mes compositions. Je buvais dans mon verre et lorsque j'avais écrit les paroles et la musique d'une chanson qui me valait un franc succès, il est facile de s'expliquer que ma joie était... triplée !

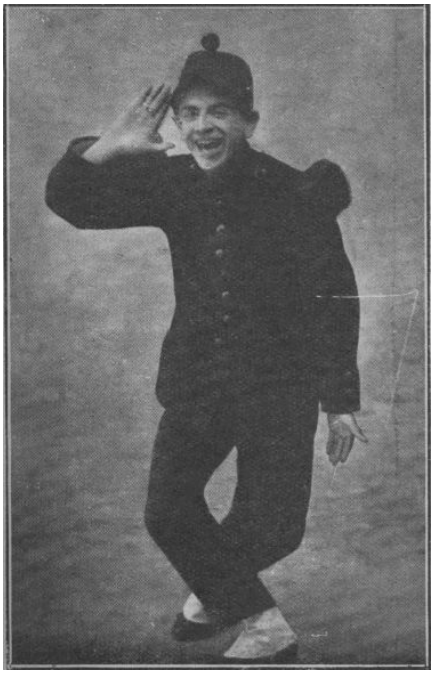
Laissant à part les chansonniers montmartrois, j'ai été succédé par plusieurs camarade comme Amelet, Jean Peheu, par Dufleuve, bon interprète et très adroit chansonnier, par Georgius, bon artiste et bûcheur infatigable, et enfin par Ouvrard fils qui accompagne ses trouvailles de musiques originales, grâce aux facilités que lui procure son brio de pianiste. Il avait pris ma suite dans le genre troupier, il avait fait de très bons débuts au Concert Mayol en 1911.

Dufleuve

Puis après la guerre il remplaça son uniforme ancien par le bleu horizon et s'intitula "*Le troupier moderne*", sa remarquable volubilité dans le débit, le mit en bonne place dans les plus grands Music-Halls.

MAIS REVENONS À LA PUISSANCE D'UNE CHANSON

Je me souviens qu'à mon premier engagement au Concert des Ambassadeurs, en 1885, alors que venant de terminer la saison d'hiver à la Scala où mon répertoire produisait le meilleur effet, j'eus le tort énorme de vouloir imposer ce même répertoire aux Champs-Élysées, devant un public terriblement bruyant. Or, si *les pétardiers*, comme on les appelait, ne "*m'emboîtèren*t" pas, ce fut tout juste ! Et parmi les bons petits camarades, certains se réjouissaient déjà de ma défaite qui paraissait absolument inévitable !



Ouvrard fils, uniforme ancien

J'étais la vedette de la troupe et je sortais de scène accompagné seulement de quelques rares applaudissements...

Ouvrard fils, troupier moderne

Or, la froideur excessive de ce public tapageur allait s'accentuant depuis quatre jours, qui me parurent quatre siècles, lorsque Deransart, le chef d'orchestre de l'établissement qui avait été témoin de mes succès précédents me dit : "*Vous avez été mal inspiré dans le choix de vos chansons, nous ne sommes plus ici dans une salle fermée où les détails et les jeux de physionomie font apprécier votre jeu. Dépêchez-vous de changer votre fusil d'épaule, donnez à cette jeunesse turbulente des refrains endiablés et... déployez tout votre brio.*"

Le lendemain, je m'empresse de répéter avec l'orchestre une de mes compositions qui dormait dans mes cartons et que je ne pensais jamais à lancer. Cette scie avait pour titre : *Le bi du bout du banc !* Après la répétition, le chef d'orchestre vint vers moi et me dit en souriant :"*Çà y est... vous tenez le plus gros succès de la saison !*"

En effet, dès la première audition ce fut un triomphe, j'étais sauvé ! Le marchand de programmes et de chansons, un nommé Caron, en vendait plus de 500 formats à chaque représentation. Il gagnait plus que n'importe quel artiste de la troupe ! Vous pensez s'il avait le sourire. Il jubilait, et celui qui aurait osé lui dire que je n'étais pas le plus intéressant comique de Paris aurait été bien reçu !

Bref, la vogue de cette baliverne dura trois ans, et le motif est encore fréquemment utilisé dans des revues. J'en ai de meilleures qui n'ont jamais fait parler d'elles !

LE GENRE TOURLOUROU

On prétend que les blagues de caserne ne sont plus à la mode... Ça dépend... Il s'agit de savoir si ces blagues sont drôles ou ne le sont pas, car les mauvaises n'ont jamais été à la mode, et les bonnes amuseront toujours!

Les gourdes, les pochetées, les ballots, dont le nombre était assez conséquent autrefois parmi les nouvelles recrues, tend, et c'est tant mieux, à s'amoindrir. Mais il y aura toujours des types bornés, des illettrés et lorsque dans ses brillantes et très fructueuses tournées, mon désopilant ami Augé joue diverses pièces dans la même ville, c'est encore la note militaire qui l'emporte sur les autres.

Il est vrai qu'Augé n'a pas été pour rien su nominé le roi du Rire, d'autres se sont servis même titre, mais c'est bien à lui qu'il faut l'attribuer, car sa nature heureuse, ses attitudes, s intonations, ses gestes font d'Augé le type hilarant par excellence. Indiscutablement, Augé, un as ! même parmi les as !

Et puis dans une pièce l'apparition d'un truffard naïf ou loustic conserve encore une appréciable portée, car l'artiste qui représente ce tourlourou est alors aidé par des situations souvent irrésistibles et le public se laisse encore prendre aux fumisteries du simple troubade faisant des blagues à son supérieur.

Mais la question change dans ce qu'il est-convenu d'appeler un numéro de chant, l'artiste, dans cette note unique ne peut déployer tous les talents dont il pourra donner des preuves en civil, c'est donc en civil qu'Ouvrard fils se produit actuellement et son succès confirme l'heureux résultat obtenu par sa décision. Et puis, comme disait Maurice Barrès, "*La notoriété est une conquête qui doit se renouveler sans cesse.*"

Augé en civil

Toutefois il faut reconnaître que certains artistes qui sont loin d'être sans valeur n'ont pas encore voulu abandonner le genre troupier, je citerai Monray qui possède une nature comique, heureuse, de même que Delpierre et aussi Bridet. Enfin et surtout, Rollin dont la physionomie et l'accoutrement sont extrêmement amusants, sans compter nue Rollin possède une puissance de voix comme on en trouve rarement parmi les comiques et c'est un avantage qui lui permet de faire valoir des chansons dont un autre ne pourrait tirer un parti appréciable. Et puis chez un chanteur, qu'il soit comique ou sérieux, une bonne voix n'a jamais rien gâté !

Ouvrard fils en civil

Quand je vois lâcher par mon fils l'uniforme militaire, je ne puis m'empêcher de faire un retour vers le passé en songeant combien j'avais eu, moi, de peine à l'obtenir !

Polin en civil (1926)

J'ai créé le genre en 1876 et ce n'est qu'en 1891que j'ai pu enfin avoir la permission de paraître en fantassin. Polin ne tarda pas à en faire autant en cavalier. Dès 1891 il chante à l'Éden-Concert les chansons que je lance à la Scala :

J'irai revoir ma famille.
Devant la colonne Vendôme.
Rien ! Rien ! Rien !
Son camarade fit la même chose que lui,
etc., etc.

Polin en tourlourou

Jusqu'au moment de ses débuts à l'Alcazar d'été (1893) où commença vraiment sa réputation, qui fut aussi grande que méritée.

Si l'abondance de ses moyens comiques était limitée et finissait par donner l'impression d'une certaine uniformité, il possédait par contre une bonhomie des plus attirantes, puis une très agréable voix de trial qui contribuait dans de larges proportions à la finesse de son jeu. Voilà un détail que je n'ai pas souvent vu exposer. La finesse de Polin venait surtout de la finesse de sa voix.

Le chanteur qui est affligé d'une voix dure aura beau s'escrimer à mettre de la finesse dans son jeu, dans son débit, dans ses gestes... si la voix est dure... rien à faire... on ne dira jamais de lui : qu'il est fin.

La gentille voix de Polin apportait un très intéressant contraste à la forte constitution de l'artiste et, c'est précisément cet ensemble que le public ne s'attardait pas à analyser, qui faisait de lui un type unique, qui lui permettait en somme d'être Polin !

Il a d'ailleurs prouvé autrement que dans ses chansonnettes, comme j'aurai l'occasion de le dire plus loin.

En perdant Polin, la scène n'a pas simplement perdu un bon chanteur comique, elle a perdu un véritable artiste.

LES DISEURS

Après Villé nous avons eu Karl-Ditan, exquis diseur qu'on voudrait avoir plus souvent l'occasion d'applaudir.

C'est un grand artiste. On s'étonne de ne pas voir son nom en vedette sur les affiches de nos premiers établissements.

Nous avons encore Georgel, chanteur consciencieux qui se produit régulièrement sur nos plus grandes scènes de music-halls et le succès lui reste fidèle, il le mérite à tous les points de vue.

Karl Ditan

Mais nous nous en voudrions d'oublier le vétéran Mercadier qui pendant de longues années fut en grande faveur à l'Eldorado. Sa science du chant y était très goûtée, pas plus cependant que dans les grands établissements de Marseille où il fut très longtemps, la coqueluche du public et aussi des directeurs, qui annonçaient

MERCADIER
le roi des chanteurs

Il faut croire que les auditeurs ne trouvaient pas cette appellation exagérée car Mercadier était écouté religieusement et très bruyamment applaudi.

L'âge étant venu, une représentation de gala a été organisée au bénéfice de ce vieil et bon artiste, les résultats ont été en tous points satisfaisants.

Mercadier

MAYOL

Je ne juge pas indispensable de m'étendre très longuement sur les qualités de Mayol, universellement connu.

Je l'ai vu à ses premiers débuts, lorsque cet émule de Vatel venait de lâcher le feu de ses fourneaux pour affronter le feu de la rampe.

Il s'est essayé dans plusieurs genres avant de trouver celui qui lui convenait si bien. Il chantait d'abord en bourgeron bleu, casquette noire, ceinture rouge, il n'était pas dans la note, car vouloir singer le robuste ouvrier, avec le frais visage d'un adolescent, ça n'était pas ça !

Mayol

Je le revis ensuite au programme du Concert Parisien, auquel il devait plus tard donner son nom, il interprétait une chanson intitulée "*Les mains sales*", il était alors très avare de gestes, on ne pouvait vraiment supposer qu'il en offrirait par la suite, une telle abondance.

Du débutant à l'artiste consommé, il se produit souvent de ces changement absolument inattendus, pas toujours cependant, car il m'est arrivé de voir vingt-cinq ans après leurs débuts, des artistes n'ayant rien trouvé à ajouter à leurs qualités premières.

Mayol a du talent, c'est entendu, mais étant donné son genre, ce qui encadrait ce talent, ce qui le complétait, c'était la jeunesse, la... sveltesse ! Maintenant, n'est-ce pas... il lui manque cette chose capitale !

Ah ! par exemple, ce qui ne lui fait pas défaut, c'est la fortune, alors... je n'ai pas de conseils à lui donner, mais je crois qu'il ferait bien de se décider à faire ce que j'ai cru sage de faire dans la plénitude de mes moyens, il y a déjà plus de quinze ans, sans être, il s'en faut, ni si gros, ni si riche que lui ! Il demeure certain que durant sa carrière Mayol a su se retourner.

Mais la sincérité du succès ne s'affirme pas uniquement d'après le nombre de bravos que dans une salle, les spectateurs subissant l'ambiance, prodigueront à un artiste. Tout ne s'arrête pas là, suivent ensuite les réflexions que ces mêmes spectateurs feront sur l'artiste applaudi.

N'oublions pas que cette sincérité du succès se confirme on se détruit selon la nature de ces réflexions ultérieures... Alors !...

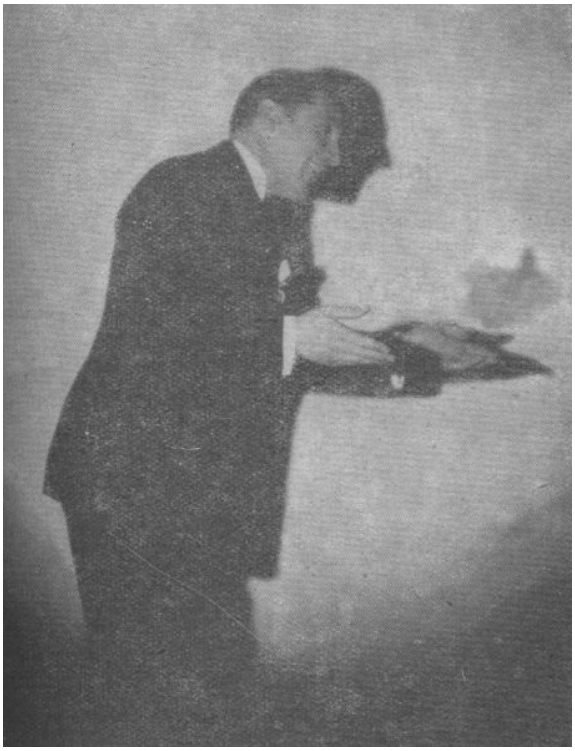
LES FANTAISISTES

A côté des vrais fantaisistes, nous avons, dans la demi-teinte, Perchicot et Alibert, tous deux excellents et joignant à la distinction et au savoir, la plus agréable désinvolture.

Alibert

Pour les autres je n'insisterai pas, vous les connaissez tous et tous sont avantageusement appréciés.

Max Dearly, Maurice Chevalier, Boucot et Georgius, ce dernier artiste-auteur émérite, est pourvu d'une étonnante abondance de moyens.



Georgius

Mon distingué confrère Gustave Fréjaville, le signalait bien dans son important ouvrage Au Music-Hall, mais à cette époque (septembre 1921) l'heure n'avait pas encore sonné pour Georgius or depuis, les preuves de son talent ont été si nombreuses, que le doute n'est plus permis, Georgius arrivera comme il voudra et où il voudra ! Il en est ainsi dans cette corporation.

Après le tour de ceux dont c'est le tour...

A qui le tour ?

TRE-KI

Nous avons aussi l'excentrique algérien Tré-Ki.
Celui-ci présente un numéro disparate, on y trouve un peu de tout, boniments, tyrolienne, anecdotes, sans compter que Tré-Ki déploie une appréciable virtuosité sur le piano, l'ocarina et divers instruments.

Il est d'humeur joviale... C'est à Bordeaux que je le vis pour la première fois et dès qu'il m'aborda il m'offrit une coupe de champagne, c'est, paraît-il, sa façon de manifester sa sympathie mais... avant le lever du rideau il rencontre chaque jour beaucoup de personnes qui lui sont sympathiques.

Son action est en tout cas indiscutable, son nom le plus souvent fait recette, mais on me dit qu'il est très distrait et que lorsqu'il quitte les villes où il vient de donner une série de représentations il oublie fréquemment quelque chose

GEORGES ROGER

Georges Roger

Est un habitué du succès et aussi de la vedette. Ce fantaisiste qui ne laisse pas d'être comique, nous donne rapidement à la ville l'impression d'un homme sérieux.

Agréable danseur, instrumentiste, monologuiste, il occupe avec facilité la bonne place que les directeurs avisés lui réservent dans leurs établissements, dont les habitués relèvent toujours avec satisfaction le nom de Georges Roger sur le programme.

DOUMEL

Nous avons enfin le méridional Doumel qui, depuis quelques années, avec son accent de la Cannebière, a conquis les faveurs du public parisien. En somme il fait en marseillais ce que le non moins exubérant Pélissier fait en parigot.

Doumel a du cran, de l'à-propos, la répartie facile, il possède en son sac une belle provision de blagues ensoleillées et légèrement assaisonnées de sel marin auquel s'ajoute un soupçon d'ail et de safran... une vraie bouillabaisse, quoi !

Bouillabaisse savoureuse, puisqu'on l'applaudit chaleureusement. Je ne cherche pas à savoir si cette note est appelée à durer, je constate seulement oie Doumel, grâce à ses multiples qualité- artistiques obtient un succès des plus enviables.

BISCOT

C'est en venant m'applaudir, alors que je donnais une série de représentations à La Gaîté Montparnasse, que l'idée vint à Biscot, de faire ses débuts au Café-Concert.

Mais du Café-Concert il passa vite au Théâtre et surtout au Cinéma.

Biscot

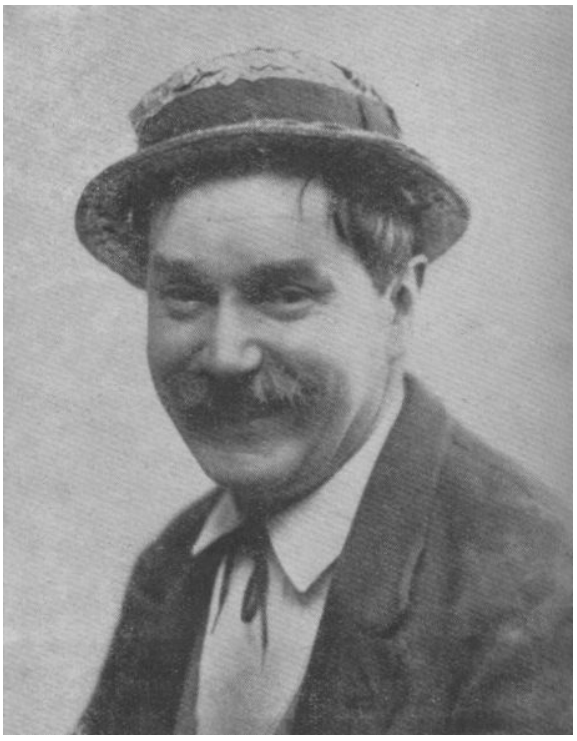
Tous nos lecteurs savent le succès qu'il y obtient.

SINOEL ET TRAMEL

Deux bons camarades, deux bons comiques. Sinoël, dont j'aurai l'occasion de parler dans un prochain chapitre, obtint à l'Eldorado un succès formidable, je m'y suis d'autant plus intéressé que plusieurs fois il y fit sa rentrée avec une de mes chansons, intitulée : *Je le sais...* il y était comme dans bien d'autres, absolument désopilant ! Sa présence finissait par porter sérieusement ombrage à Dranem qui était tout ce qu'il y a de plus gentil avec ceux qui n'avaient au succès.

Sinoël

Au départ de Sinoël la direction passa dans les mains de Valès, celui-ci se désintéressant de Dranem, engagea le sympathique Tramel pour créer *Le Crime du Bouif* dont on ne peut oublier le grandissime succès. Cette pièce de Lafouchadière et Mouzy-Eon, tint l'affiche pendant trois ans et Valès dût avoir de profonds regrets de ne pas l'avoir maintenue un an ou deux ans de plus !



L'irrésistible Tramel

Tramel est adoré des foules et de tous ses camarades, c'est un excellent artiste, doublé d'un excellent homme. Il fut très ennuyé lorsque, quelques jours après le décès de Pierre Chapelle, le journal de mon ami Massoulard, *Les Coulisses*, raconta que sachant Pierre Chapelle très malade et sans argent, Tramel envoya immédiatement à son ami un chèque de dix mille francs pour qu'il puisse se rendre en Suisse dont le climat lui était préconisé par les médecins.

Son geste est tout fait méritoire, mais je connais la modestie de ce brave Tramel et je vais sûrement me faire attraper pour avoir osé le rappeler ici.

Cependant... j'ai promis des vérités, il faut bien nue je suive mon programme sans atténuer, par des phrases conventionnelles et mille fois ressassées, cette vérité qui change un peu avec ce uni a pu être dit et redit dans certains ouvrages similaires où le perpétuel ménagement plane, es ans arrêt, sur les faits et les situations !

HENRI BUSQUET

Cependant, la capitale ne recèle pas tous les bons comiques.

Car nous avons le Bordelais Henri Busquet, dont la presse du Sud-Ouest, surtout, ne cesse de dire le plus grand bien.

Ce comique fameux se fait perpétuellement applaudir dans les brillantes et très spirituelles revues de Jean Valmy, un auteur tout à fait dans le mouvement, qui, par deux fois, chaque année, offre à son fidèle public des spectacles alertes, amusants et de très bon goût.
Jean Valmy, s'il venait à Paris, s'y ferait rapidement une très bonne place. Ses revues me rappellent celles de feu mon ami Louis Bataille, les scènes se soudent, s'animent sans interruption, le brio ne perd jamais ses droits... ni l'esprit non plus.

L'auditeur se montre ravi ! Le nom de Jean Valmy est à retenir ou plutôt, à placer sur la liste de nos plus intéressants humoristes. D'autant qu'il a été fréquemment mêlé à ceux de Rip, de Paul Briguet et de Saint-Granier avec lesquels il a brillamment collaboré.

LES TRANSFORMISTES

Beaucoup se sont crus qualifiés pour marcher glorieusement sur les traces de Frégoli alors qu'il manquait à Frégoli lui-même, les surnaturelles ressources que je me suis plu à relever chez le modèle du genre. J'ai nommé Robert Bertin.

Qui n'a pas vu Bertin ignore la magnificence qu'un véritable artiste peut arriver à étaler dans un numéro unique et qui n'a pas vu Bertin il y a vingt ou vingt-cinq ans n'a pas vu le plus extraordinaire assemblage qu'on puisse rencontrer chez un artiste de théâtre ou de music-hall.

Je parle ici, comme toujours, sans le moindre parti pris. La première fois que je vis Bertin, c'était à Bordeaux, Casino des Lilas, en 1896, je fus émerveillé par l'abondance d'atouts que possédait le jeune artiste dont le numéro n'était pourtant que le commencement de celui qu'il présenta plus tard. Mais déjà il en faisait assez pour que j'ai pu, au cours de cette première audition constater que ce transformiste au jeu intelligent, avait

reçu de la nature des dons exceptionnels, des dons incomparables, pour arriver mieux que quiconque, à la perfection.

Un transformiste doit généralement intéresser à l'aide d'imitations masculines et féminines, ce sont ces dernières qui, même chez Frégoli, devenaient caricaturales ! Avec Robert Bertin au contraire, on ne prenait pas le temps de rires on était stupéfait au point de se demander si l'on avait la berlue !

Robert Bertin

Dès qu'il nous présentait une des étoiles féminines, on avait l'impression d'admirer en scène, non seulement une vraie femme mais bien une superbe et jolie femme !

Robert Bertin dans son imitation de Mme Ouvrard

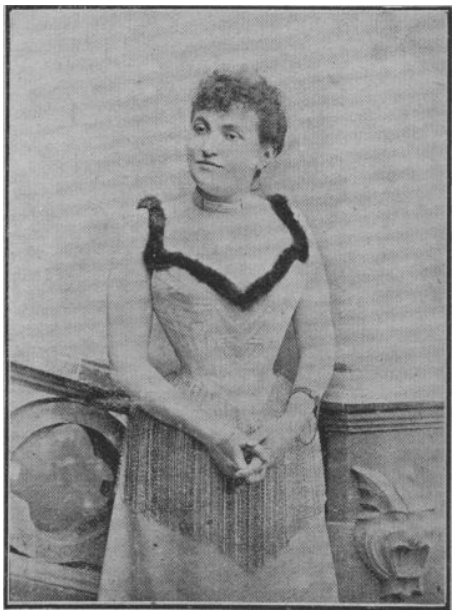
Cet imitateur aux pectoraux rebondissants, chaussant du 37, gantant du 6 1/2, possédant, en dehors de sa voix d'homme, une cristalline voix de femme, ne pouvait, comme je le dis plus haut, avoir obtenu tout cela par le travail ni avec de l'argent car si les toilettes, les décors, les accessoires s'achètent, les dons naturels ne s'achètent pas ! Mais à tous ces dons naturels, Bertin sut ajouter l'adresse et l'acquis du métier. Il suffit de l'entendre dire un monologue pour en juger. Il n'y a pas de bons diseurs qui détaillent mieux que lui. S'il voulait laisser ses transformations il n'aurait pas de peine à briller, simplement avec un répertoire de chansons.
Rien de ce qui est scénique n'a de secret pour lui, mais ce n'est pas avec des chansons qu'il pourrait étaler toutes ses ressources, il est habile tireur, prestidigitateur, équilibriste, ventriloque... Alors, n'est-ce pas? Quand on a tout cela dans son bagage, on a plaisir à l'exhiber et la meilleure preuve c'est que Robert Bertin, possesseur d'un joli château aux environ de Toulon lâche parfois la vue qu'il a sur la mer pour borner son horizon... sur la scène !

Ceux qui ont encore l'occasion de l'applaudir ne regrettent vraiment pas la soirée que leur fait passer cet artiste unique en son genre.

LES DISEUSES

Parmi les diseuses réputées, nous avons eu d'abord Mme Duparc, dont la voix si caressante charmait agréablement l'auditeur. Cette artiste obtint des triomphes éclatants, mais elle s'endormit sur ses lauriers, ne se renouvela pas et, dépensant sans compter, fut un jour réduite à la misère, sa chute s'est affirmée très rapide. C'est grâce à l'obligeance de certains camarades, et tout particulièrement de la très aimable Anna Thibault qu'elle put subsister en attendant son admission à la maison de Pont-aux-Dames, où elle mourut en 1926.

Puisque je viens de prononcer le nom d'Anna Thibault, laissez-moi vous dire que pas une artiste n'a eu plus qu'elle, la sympathie de tous ses camarades, mais il y avait réciprocité, la société de ses confrères ou consœurs lui offrait une joie sans mélange.



Anna Thibault

Je me souviens que vers 1890, elle prenait un plaisir extrême à nous réunir dans les très vastes appartements qu'elle occupait près la gare Saint-Lazare avant de posséder son hôtel.
Nous nous rendions en chœur chez Anna Thibault où toute la troupe de la Scala était fréquemment invitée. Il y avait là Libert, Marius, Richard, Brunet, Caudieux et aussi Maurel, Louis Maurel dont le nom, par la suite faisait partie des vedettes de nos principaux établissements.

Maurel était de toutes les fêtes, on n'aurait pas compris une joyeuse réunion d'artistes sans Maurel, convive joyeux, aimable, intelligent, il ne s'imposait pas précisément par sa taille, mais bien par son esprit, ce qui est beaucoup mieux.

Anna Thibault, sans la moindre ostentation, a soulagé bien des infortunes et ses succès qui étaient ininterrompus lui étaient du doublement. Public et camarades ont toujours d'elle le meilleur souvenir.

YVETTE GUILBERT

Yvette Guilbert

C'est vers 1891 que se révéla Yvette Guilbert, qui, depuis des années déjà cherchait son joint. La réussite fut donc assez longue à venir, mais avec persévérance, avec ténacité, la future grande étoile ne lâchait pas pied. Elle s'essaya dans des notes diverses, mais ses essais n'étaient pas du goût de la direction de l'Eldorado, où elle gagnait alors six cents francs par mois, lorsque Mme Allemand commit l'outrancière maladresse de la laisser partir sans avoir soupçonné la valeur artistique de sa pensionnaire. Yvette passa alors à l'Éden-Concert, chantant un peu de tout. Elle cherchait toujours sa voie lorsque Xanrof (à qui Thérésa, vu son âge, les avait refusées) lui présenta une collection de chansons, parmi lesquelles se trouvait *Le Fiacre*, déjà défloré par Félicia Mallet, mais ça ne fait rien,

Yvette accepta tout le lot et, quelque temps après, découverte par Musseleck, directeur du Concert Parisien (devenu depuis : Concert Mayol) où j'étais moi-même engagé. Yvette Guilbert débutait avec une réclame formidable pour l'époque. Les affiches, en très gros caractères annonçaient :

YVETTE GUILBERT
Chanteuse fin de siècle

La phrase était heureuse, le répertoire nouveau, l'interprète avait beaucoup de talent et l'inoubliable Thérésa, avec qui je m'entretenais un soir, était la première à le reconnaître. Le succès fut énorme, les recettes aussi, ce fut la fortune et c'était justice.

Il est impossible de détailler avec plus d'esprit que' ne le fait Yvette Guilbert, qui est toujours admirable dans son interprétation et que j'écoute avec le même plaisir qu'au premier jour. Mon opinion sur son compte n'a donc jamais varié, je l'ai toujours considérée comme une très spirituelle artiste.

Parmi les bonnes diseuses, il faut également citer Mme Esther Lekain et Camille Stéphani. Celle-ci, depuis de longues années, triomphe absolument au Petit-Casino, elle fait les délices de milliers de spectateurs qui ne parlent jamais de cet établissement sans manifester leur sincère admiration à l'endroit de cette intéressante artiste.

Camille Stéphani

FERNANDE CAYNON

Elle créa à l'Eldorado, soixante opérettes, ou revues. Elle fit partie de cette phalange d'artistes réputés, aimés et considérés de ce fidèle public qui se rendait à l'Eldorado avec la certitude d'y applaudir des interprètes de valeur.

Fernande Caynon

Les pièces qui terminaient le spectacle étaient toujours précédées d'une très importante partie de chant dans laquelle défilaient tous les pensionnaires de l'établissement, ce qui permit à Fernande Caynon de lancer plus de cent chansons dans lesquelles elle faisait preuve de la diction la plus sûre.

Mais c'est en 1893, alors qu'elle devint Mme Ouvrard que son genre prit une forme définitive. L'artiste était dans la plénitude de ses moyens; autorité dans la tenue, autorité dans la voix. Elle s'en tint aux chansons d'ordre vraiment supérieur, et mes meilleurs collaborateurs, Paul Henrion, Octave Pradels, Jost et Darsay prirent le plus grand plaisir à travailler avec moi à la composition de son attrayant répertoire.

Les ovations, qu'auprès de Villé, lui faisait le public choisi aux soirées classiques de l'Éden Concert, continuèrent à la classer au premier rang des meilleures diseuses et, Francisque Sarcey écrivait dans un feuilleton du *Temps* : "*Madame Ouvrard est une artiste pleine de talent. Elle est la rénovatrice de la bonne chanson française*."

Les appréciations de ce prince de la Presse dispensent de tout commentaire.

ZELIE WEIL

Mais une très brillante chanteuse qui réunissait toutes les qualités, puisqu'elle était douée d'une adresse incomparable, d'une voix splendide et d'une diction impeccable, c'était la sémillante Zélie Weil, qui fut de son temps largement fêtée, tant en province qu'à Paris.
Elle a laissé à ceux qui l'ont entendue, un ineffaçable souvenir. Elle a laissé... mieux encore, car Zélie Weil n'était autre que la mère d'Edmée Favart, la si spirituelle étoile de nos opérettes modernes.

Zélie Weil en 1880

GABRIELLE CHALON

Actuellement à la maison de retraite de Pontaux-Dames, Gabrielle Chalon fit, un instant, partie de la troupe de l'Éden-Concert, où elle était, en bonne place comme diseuse et comme comédienne. J'avais à cette époque composé une saynète ayant pour titre *Un ménage du Cantal*, dont le succès fut caractéristique et que mon vieux camarade, Louis Bataille, qui était à ce moment là le revuiste le plus réputé, utilisa dans sa revue annuelle.

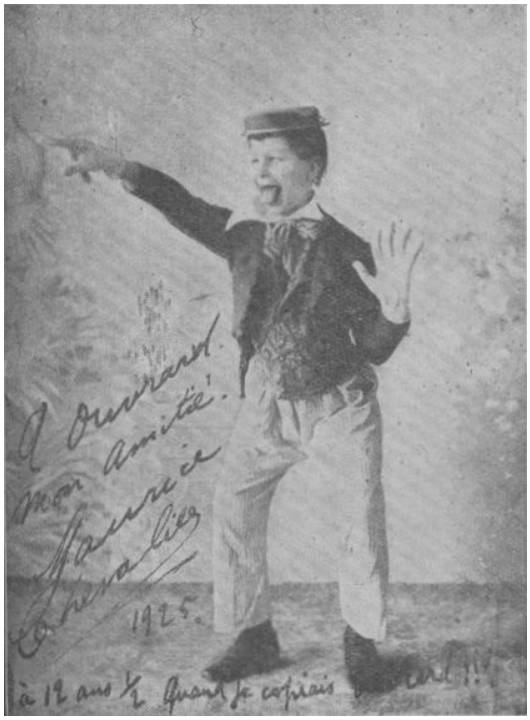
Gabrielle Chalon et Ouvrard dans *Un Ménage du Cantal*

C'est avec Gabrielle Chalon que j'avais lancé cette piécette qui tint gaillardement l'affiche durant plusieurs mois.

UN DOCUMENT

Un document qui sera sûrement apprécié de mes lecteurs car, vu son extrême rareté, il ne manque pas de saveur, c'est cette photo de Maurice Chevalier, à l'âge de 12 ans 1/2, alors qu'il interprétait mes chansons, parmi lesquelles je citerai *La Jeune fille de Chelle*s ; à droite... au fond ; *Je te sui*s...; *La Fille du Rémouleur.*

Voilà des détails totalement ignorés de mon confrère, André Rivollet car, dans son ouvrage De Ménilmontant au Casino de Paris, M. Rivollet qui ne prononce même pas mon nom, prétend que Maurice Chevalier à ses débuts, chantait les chansons de Boucot et de Dranem. Il est vrai que ce dernier chantait également *La Jeune Fille de Chelles*... mais s'il s'était informé, il aurait appris que cette chanson avait été créée et composée par Ouvrard père.



Maurice Chevalier dans "A droite, au fond"

Au reste la photo de Maurice Chevalier se trouve agrémentée d'une dédicace qui ne laisse aucun doute :

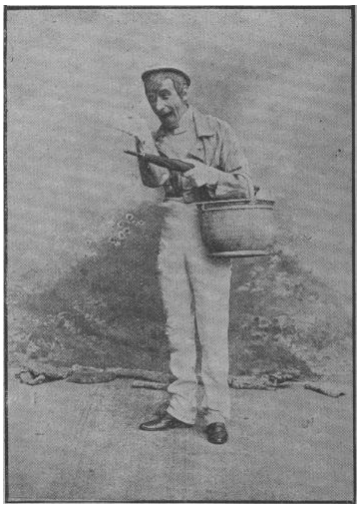
A Ouvrard mon amitié
A 12 ans 1/2,
quand je copiais Ouvrard 1925

Signé : Maurice Chevalier.

Il en est de plusieurs sortes. Il s'agit d'abord d savoir à qui la question se trouve posée.

Pour les délicats qui font partie du public, la bonne chanson est celle qui, tout en étant bien traitée, bien rimée, offre la preuve que l'auteur respecte les règles de la versification et qu'il vise par surcroît à faire œuvre utile en publiant une chose moralisatrice. Voilà en somme ce que doit être la bonne chanson. Tandis que pour l'interprète, pour le chanteur professionnel, la bonne chanson n'est autre que celle qui lui

procurera le plus de succès, celle qui deviendra populaire, celle qui se fredonnera partout, car il est bien rare qu'en parlant de la chanson on oublie celui qui l'a lancée.



Ouvrard père dans "A droite, au fond"

Mais quelquefois cette chanson qui vaut à l'artiste les plus grandes satisfactions n'est pas capable de supporter la lecture ! Oui... on peut l'écouter... mais il ne faut pas se risquer à la lire !

Ceux qui l'achètent sont désenchantés, et, le plus souvent se disent : Eh quoi ? C'est cette blague-là qui a tant de vogue? Mais c'est idiot ! Cependant lorsque je l'ai entendu chanter par un Tel... elle m'avait fait plaisir... Je l'ai même beaucoup applaudie... c'est très curieux!

Puis, nous avons les chansons de cabarets que Fursy dénomme chansons rosses.

Le Maurice actuel

LES BONNES CHANSONS

Je ne vois celles-là qu'en petit comité ou sur un cadre restreint, les effets que comportent ces chansons ne peuvent pas se crier, se lancer bien loin. Ne demandons pas à un fusil d'avoir la portée d'un canon !

La chanson de cabaret serait-elle farcie d'esprit, ne peut s'imposer avantageusement dans les grands vaisseaux, elle ne gagne jamais rien à ce qu'on essaie de la sortir de chez elle !

Arrivons maintenant à la chanson... scénique, la chanson bâtie pour les comiques fantaisistes. Celle-là n'a pas besoin de briller par ses paroles, à la condition qu'elle soit bien faite sur les mesures du comique qui doit l'interpréter.

Il est alors nécessaire que l'auteur, en l'écrivant, se mette mentalement en présence de son interprète, il faut, pour atteindre le but, que l'auteur ait le don de voir, couplet par couplet, ce que l'artiste pourra faire à tel ou tel passage de cette chanson dont les effets peuvent rester invisibles à la lecture faite par une tierce personne !

Invisibles à ce point que, même les gens du métier, s'ils ne sont pas directement intéressés à la chose, ne sauront pas les découvrir !

C'est exactement ce qui m'est arrivé une fois avec Fursy au sujet d'une chanson que j'avais écrite pour Sinoël.

Naturellement, Fursy qui chante ayant les deux mains dans les poches et se ceinturant la taille à l'aide de son veston ne peut espérer produire l'effet qu'il désire qu'en apportant un soin tout particulier aux paroles de ses chansons. Car... si les paroles ne portaient pas... je vous demande un peu ce qui porterait ? Il ne pourrait vraiment agrémenter la situation, à l'aide de sa voix... ni à l'aide de sa fantaisie... ni à l'aide de sa danse ! Alors, quoi ?

Alors Fursy a tout à fait tort de s'imaginez qu'une chanson bien faite pour lui, aurait forcément le même attrait débitée par n'importe quel interprète.

Ses chansons rosses perdraient 80 % de leur saveur dans la bouche de ces "as" qui s'appellent Maurice Chevalier, Georgius, etc., parce que pour ces fantaisistes les paroles restent secondaires si elles ne leur permettent pas de déployer leur naturel s'ils n'ont plus la facilité d'être... EUX !

Pour en revenir à Sinoël, alors qu'il était précisément sous la direction de Fursy à la Scala, je lui avais remis, bien faite pour lui, une chanson ayant pour titre : *Je me suis tiré*... j'avais donné à Sinoël mes avis sur l'interprétation de la chose en question et j'insistais pour lui faire entendre que c'était sur la ritournelle faite par l'orchestre entre chaque couplet que le gros effet devait se produire. Après avoir lâché la phrase : *Je me suis tiré* !

En effet, la façon dont Sinoël avait effectivement l'air de... se tirer, déchaînait le fou rire dans toute la salle... (j'y avais bien compté !).

Il terminait la partie de concert et le soir qu'il lança cette chose-là, on dût relever le rideau trois ou quatre fois.

Mais Fursy qui, au préalable, avait décrété la chanson insignifiante, ne voulut pas se déjuger même en présence du résultat obtenu !

Baret n'avait pas vu la chose du même œil, puisque dans une tournée où il avait engagé Sinoël, celui-ci au cours du spectacle chantait *Je me suis tiré*.

Si je rappelle cette toute petite histoire, c'est uniquement pour faire entendre qu'une bonne chanson peut très bien ne pas l'être pour tout le monde !

Louise Berthier

J'en ai dans mon bagage, *de toutes les couleurs*. Le plus grand nombre était édité par la maison Émile Benoit qui commença à les publier, 33, rue de Rivoli, en 1878, puis rue du Faubourg-Saint-Martin, n° 13, où mon ami Benoit épousa ma gentille camarade Louise Berthier.

Mme Ouvrard dans "Travaillez la terre !"

A la mort de son mari, Mme Vve Benoit, dont les œuvres philanthropiques ne se comptent plus, continua pendant de nombreuses années à diriger cette importante maison qui, au décès de mon regretté collaborateur et ami Émile Chicot, fut vendue l'an dernier au très sympathique éditeur Salabert, un autre philanthrope.

C'est donc avec la permission de M. Salabert que je vais vous soumettre un appel aux paysans ayant pour titre : *Travaillez la terre*, chanson créée à l'Eldorado par Mme Ouvrard :

TRAVAILLEZ LA TERRE

Dernièrement dans mon village,
Un vieillard de quatre-vingts ans,
Vigoureux, malgré son grand âge,
Sermonnait quelques paysans.

Ah ! disait-il, le front morose,
Notre sol, qu'on devrait bénir.
Est délaissé; pourtant on ose
Compter sur lui pour se nourrir.

Vos enfants, aux idées futiles,
Vous opposant mille raisons,
S'envolent ver, les grandes villes
En abandonnant vos maisons.

REFRAIN
Afin d'être un jour triomphants
Et que notre pays prospère,
Apprenez donc à vos enfants
A travailler la terre.

Bien certainement, j'apprécie
Tous les mouvements du progrès,
Et je suis fier pour ma patrie,
De ses miraculeux succès.

Mais la terre, notre nourrice,
Ne doit point souffrir pour cela,
N'attendons pas qu'elle périsse,
Et vite mettons le holà !

Le luxe attire la jeunesse,
On voit des fils de paysans,
Se croyant nés pour la paresse.
Finir par déserter leurs champs.

REFRAIN
Afin d'être un jour triomphants,
Et que notre pays prospère,
Il faut retenir vos enfants
Pour travailler la terre !

De mon temps, les gars du village

Étaient élevés simplement;
Ils se rendaient à leur ouvrage
Avec le père ou la maman.

Aujourd'hui celui qui possède
Quelque argent ne veut pas, grands dieux !
Qu'aux travaux des champs son fils l'aide !
Qu'il soit bachelier, ça vaut mieux !

L'instruction est nécessaire,
Mais ne poussez pas les enfants
A se croire au-dessus du père.
Évitez de tels châtiments !

REFRAIN
Pour toujours être triomphants,
Que votre orgueil sache se taire,
Paysans, restez paysans,
Pour le bien de la terre !

[La musique de "*Travaillez la terre*", Edition Salabert, 22, rue Chauchat, Paris (9e).].

Cette chanson fut prisée du public en général et de feu M. Méline, ministre de l'Agriculture, en particulier, bien qu'elle n'eût jamais le retentissement de *Valentine* ou de ma chanson auvergnate *La Yonska !* (*La Machtagouine.*)

Au reste, si je me suis risqué à la présenter, c'est simplement pour la mettre en opposition avec celle qui va suivre car, après un élan vers la terre, il nous est bien permis, n'est-ce pas, d'aller faire un petit tour sur l'eau...

DANS MA YOLE
(Baliverne nautique)

Un gai farceur, l'autre semaine,
Me disait : Je vais tous les jours
Faire une prom'nad' sur la Seine,
Dans un' yole aux gracieux contours.
Ell' me procur' mille délices,
J'passe avec ell' de bons moments,
Et je l'dis sans plus d'artifices
Qu'il pleuve ou qu'il fasse beau temps.

REFRAIN
J'entre dans ma yol'
Dans ma yol',
Dans ma yol'.
Et tout l'temps j'rigol'
Dans ma yol'.
Je d'viens bénévol'

Dans ma yol',
Dans ma yol'.
Je n'pense qu'à la gaudriol'
Dans ma yol'.

Sur elle, lorsque j'm'engage,
L'démarrag' me donn' du coton.
Mais j'sens ni roulis ni tangage
Dès que je m'plac' bien... dans son fond.
Elle est si douce, elle est si fine
Qu'sans chichi tous deux nous glissons.
Je sais manceuvrer, ça s'devine,
Et la barre et les avirons.

REFRAIN
Je m'plais dans ma yol',
Dans 'ma yol',
Dans ma yol'.
J'suis fou, ma parol',
De ma yol'.
De tout j'me consol'
Dans ma yol',
Dans ma yol'.
J'peux plus vivr' si l'on m'isol'
De ma yol'.

Le soir lorsqu'il y a de la brise
J'mets sa p'tit' voile et sur les eaux
Je mène ma yole à ma guise
J'fais mêm' venir des camaraux.
Certes, ma yol' n'est pas étroite,
Elle peut recevoir les copains;
L'un prend la gauch', l'autr' prend la droite;
Pour les autr's, y a des strapontins.

REFRAIN
Ensemble on rigol'
Dans ma yol',
Dans ma yol'.
On pêche, on bricol',
Dans ma yol'.
Du goujon j'raffol'
Dans ma yol',
Dans ma yol'.
Aussi j'mets toujours ma gaul'
Dans ma yol'.

[La Musique avec accompagnement de piano, chez Marcel Labbé, éditeur, 20, rue du Croissant (2e).]

REPRODUCTION D'UNE SÉRIE DE MES ARTICLES PARUS DANS DIVERS JOURNAUX

(Mes impressions)

PROFESSIONS LIBERALES

Avoués, avocats, médecins, artistes, etc., paraissaient, avant la guerre, être les privilégiés, et aussi les enviés, les jalousés. Pour bien des gens, la profession libérale a pour avantage d'assurer une liberté complète à celui qui l'exerce et les moyens d'encaisser sans fatigue de forts émoluments.

L'avocat qui, durant une demi-heure, défend au palais une cause qu'il gagne ou qu'il perd; le médecin qui fait une visite qui ne lui prend pas plus d'un quart d'heure; l'artiste qui encaisse un beau cachet en passant en scène moins d'une demi-heure sont, aux yeux
des populations ouvrières, moins intéressants, parce que travaillant moins que les citoyens qui passent chaque jour 8 heures à l'usine ou à l'atelier.

Ce raisonnement est pourtant d'une remarquable fausseté, car le public, s'il voulait être juste, se ferait très facilement à l'idée que l'avocat ne se présente pas à la barre du tribunal sans avoir étudié son dossier. Que le musicien ne se permettrait pas de venir exécuter
en public un morceau hérissé de difficultés avant de s'en être rendu maître.

Que le véritable artiste, qu'il soit lyrique ou dramatique, ne pourrait monter sur la scène sans avoir préalablement, non seulement étudié son rôle, mais sans avoir également recherché tous les effets scéniques qu'il peut en tirer.

Et alors, où prennent-ils le temps d'étudier tout cela? Est-ce pendant l'exécution? Ce serait un peu tard ! C'est donc le matin, le soir, c'est la nuit, c'est tout le temps que travaille l'esclave qui est gratifié d'une profession libérale ! Pour lui, pas de repos, pas de dimanches, pas de fêtes; il faut saisir l'inspiration lorsqu'elle se présente, et le cerveau n'arrête pas, il est tout le temps en action.

Or, je n'ai pas besoin de démontrer ici, que la fatigue mentale est beaucoup plus redoutable que la fatigue physique, car le travailleur de terre, le cultivateur qui peine physiquement du matin au soir retrouve chaque jour l'ardeur nécessaire pour exécuter son travail quotidien ; mais que ce même cultivateur éprouve un gros ennui, soit dans ses affaires ou dans ses affections, qu'il soit victime d'une Tuile inattendue, le voilà désemparé; et il aura beau se reposer, il n'en restera pas moins abattu, déprimé. Son moral aura besoin d'être relevé pour que ses forces physiques se relèvent de même.

Artistes chanteurs ou comédiens ont bu un sacré bouillon pendant la guerre; mobilisés ou non, on ne les plaignait pas comme on aurait été porté à plaindre des ouvriers de la terre ou de l'atelier, personne ne s'occupait de leur venir en aide. Pourquoi? D'aucuns
diront : parce que les théâtres et les concerts qui font vivre les artistes ne sont pas des choses de première nécessité ; on pourrait, à la rigueur, se passer d'eux.

Eh bien ! Voilà encore une erreur, une grosse erreur doublée d'ingratitude, car si vous prétendez pouvoir vous passer des artistes lorsqu'il s'agit de leur faire gagner leur vie, pourquoi, dès qu'il surgit une catastrophe, pourquoi, dès que vous voulez organiser une représentation pour une œuvre de bienfaisance quelconque, pourquoi, lorsque cette œuvre de charité semble rendre leur présence indispensable, vous empressez-vous d'aller réclamer leur concours; et leur concours gracieux, c'est-à-dire... à l'œil. Quoi !

En conséquence. si vous admettez que l'artiste doit jouer ou chanter pour rien quand vous avez besoin de lui, aidez-le donc à vivre lorsqu'il semble avoir besoin de vous.

A l'issue des représentations où ils n'encaissent rien, les artistes, doivent, le plus souvent, se contenter d'un... merci monsieur ou merci madame, c'est tout... c'est fini... le lendemain on ne songe plus à eux !

Mais il arrive parfois que l'artiste a sa revanche et qu'il peut même, à l'occasion, donner quelque petite leçon de dignité. A preuve la plaisante aventure eue nous raconte notre confrère *Candide*, aventure dont l'excellente artiste du théâtre du Gymnase, Gaby Morlay, fut l'héroïne.

Une Américaine, très riche, mais très vulgaire, mariée à un homme politique français, vint voir Mlle Gaby Morlay dans sa loge

- Je donne. la semaine prochaine, une grande soirée, lui dit-elle. J'aimerais que vous veniez louer un sketch. Quel est votre prix?

- Cinq mille francs, madame.

- Oh ! Comme c'est cher ! Vous allez bien me faire une petite réduction? Non? Oh ! C'est trop cher...

L'Américaine feint de s'en aller, va jusqu'à la porte, puis s'apercevant que Mlle Gaby Morlay, indifférente, continue à se maquiller et la laisse partir sans protester, elle revient sur ses pas.

- Soit, je vous donnerai cinq mille francs. Ah ! seulement, je tiens à vous prévenir. Nous autres, femmes du monde, en Amérique, nous n'aimons pas à être coudoyées par des actrices. Alors, je vous serais très obligée de n'arriver qu'au moment de jouer votre sketch et de repartir aussitôt après, parce que je ne veux pas que vous soyez mêlée à mes invitées.

- Comment, madame, réplique *Mlle Gaby Morlav, je ne suis pas forcée d'assister à votre soirée? Oh ! mais alors, ça n'est que cinq cents francs !*

Un rabais à la fois si fabuleux et si rapide stupéfia la riche Américaine...

Compatissante, l'artiste lui présenta un siège qu'elle accepta empressée et... troublée ! Apparemment, Gaby Morlay venait de l'asseoir !

Les Coulisses.

DROITS D'AUTEURS
Chronique documentaire

C'était en 1849. Un auteur de chansons, nommé Bourget, passait un soir devant la porte d'un café-concert, lorsqu'il s'aperçut, à la ritournelle qui lui venait aux oreilles, qu'on était en train d'interpréter une de ses chansons.

Il entra dans ce café-concert, ne doutant pas qu'il lui suffirait de faire connaître sa qualité pour qu'on le laissât écouter tranquillement l'œuvre qu'il avait écrite; mais il avait compté sans son hôte.

Quoique l'établissement en question n'eût à payer aucune redevance pour l'interprétation des œuvres qui composaient le programme, on voulut forcer le malheureux auteur à prendre une consommation payante.

Bourget trouva le procédé un peu vif, mais... il s'exécuta...

"*C'est un verre d'eau sucrée que je paie*, dit-il au patron, *mais ce verre d'eau vous coûtera plus cher qu'a moi !...*"

De ce futile incident est sortie l'une des sociétés les plus prospères et des plus importantes qui existent aujourd'hui.

En effet, le chansonnier Bourget, comprenant toute l'injustice qu'il y avait à ce qu'une industrie quelconque pût s'enrichir en faisant interpréter des œuvres qui ne rapportaient rien à leurs auteurs, communiqua ses idées à quelques auteurs de son entourage, et bientôt, un petit groupe composé de MM. Bourget, Thys, auteurs; Paul Henrion, Plantade, Parizot, compositeurs; Heugel et Colombier, éditeurs de musique, jeta les bases d'un syndicat provisoire qui tint ses réunions dans les salons de M. Souffiot, facteur de pianos.

Ce n'était pas une petite affaire que d'organiser la défense des droits des auteurs pour des œuvres qui ne semblaient pas susceptibles d'un rapport appréciable; mais les promoteurs du syndicat avaient la foi; ils la firent partager à M. Henrichs, fonctionnaire dont le concours leur fut précieux pour toute la partie administrative.

Bref, le 31 janvier 1851, par - devant Me Halphen, notaire, la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique était officiellement fondée ! Le chansonnier Bourget put se dire que le verre d'eau sucrée, qu'on l'avait forcé à payer, allait coûter cher aux cafés-concerts ou autres établissements similaires.

C'est un verre d'eau sucrée, en effet, qui, aujourd'hui ne rapporte pas moins de 25 à 30 millions par an à cette Société.

D'année en année, la Société s'est développée avec une extraordinaire rapidité; elle est dans ses meubles et même dans son superbe immeuble sis à Paris, 10, rue Chaptal. Elle a à sa tête un important comité présidé par mon vieil ami Henri Moreau. Célestin Joubert, qui fut longtemps président actif, est actuellement président d'honneur, de même que M. le ministre Couyba. M. Alpi-Jean Bernard en est le nouveau directeur et je puis vous certifier que cette formidable direction n'est pas une sinécure.

En dehors du régiment d'employés, occupés au siège social, c'est par centaines que se comptent les agents de province et de l'étranger.

Les droits encaissés par la Société sont fournis par un répertoire énorme, ne comprenant pas moins de quinze cent mille titres d'œuvres dans tous les genres.

Dans les grands établissements, une chanson peut rapporter de cinq à dix francs chaque fois qu'elle est interprétée, mais dans les petits établissements de province, elle ne rapporte le plus souvent que quelques centimes. Le droit est partagé par tiers entre le parolier, le compositeur et l'éditeur. Dans ces conditions, on se figure aisément ce que doit être une feuille de répartition des droits d'auteurs. Les additions des centimes arrivent souvent à faire des centaines de francs et des milliers de francs.

Certains chansonniers se sont distingués par une production véritablement extraordinaire; de mon temps, c'était Baumaine et Blondelet, puis Villemer et Delormel qui détenaient le record, ils avaient plus de cinq mille titres à leur répertoire.

Les premiers succès du café-concert avaient pour titre : *Rien n'est sacré pour un sapeur*. Cette chanson fut lancée par la célèbre Thérésa qui chantait à la même époque *Les Canards tyroliens*. Puis vinrent les *Pompiers de Nanterre*, chanson de Burani et Antonin Louis.

Je ne puis ici nommer tous les refrains qui devinrent populaires, je me bornerai donc à citer les plus retentissants.

En 1876, époque où nous étions ensemble au Concert du XIXe siècle, mon vieil ami Bruet - l'un des rares camarades qui restent de cette génération - se taillait un succès énorme avec *La Tour Saint-Jacques*, une adorable chanson de Darcier, qu'il interpréta durant toute une saison d'hiver alors que de mon côté je chantais tous les soirs : *La Dent de Sagesse,* dont le refrain "*Faut la faire a ...rra...cher !*" fit un instant fureur. L'année suivante, j'eus la chance de lancer "*Les Bidards*", joyeux refrain très populaire qui fit encaisser de gros sous à l'artiste-auteur Mathieu; c'est surtout le mot qui atteignit une énorme popularité, car, pendant de longues années, les Parisiens s'en servirent.

On ne disait plus... c'est un veinard. On disait c'est un bidard !

Un succès qui rapporta gros à ses auteurs et surtout à l'éditeur, avait pour titre *L'Amant d'Amanda*, lancé par un des plus sympathiques interprètes du café-concert, artiste aimé de tous qui avait nom Libert. Puis ce fut *En revenant de la Revue* et *Le Père la Victoire*, deux chansons lancées par le célèbre Paulus et qui rapportèrent une véritable fortune. Au même moment la vogue fut également au *Bi du Bout du Banc* et, plus tard, *la Machtagouine*, chanson auvergnate dénommée le plus souvent sous le nom de Layouska, qui précéda *La Fille du Rémouleur* que j'ai interprétée pendant plus de dix ans.

Quelques années plus tard, Mayol lança *Viens Poupoule*, refrain qui fit le tour du monde, alors que pour ne pas rester en compte le populaire Polin lançait à son tour *La Petite Tonkinoise*, sémillante chanson du réputé compositeur Christiné[3].

Et, enfin et surtout, la fameuse *Madelon*, chanson de Louis Bousquet, lancée également par Polin et Bach, mais principalement par tous les poilus de France !

De nos jours, une simple chanson de trois ou quatre couplets peut, si elle devient extrêmement populaire, rapporter plus de cent mille francs à son auteur s'il en est en même temps l'éditeur. N'allez pas cependant en conclure qu'il suffit de se mettre à écrire des chansons pour devenir rapidement millionnaire, car, hélas ! on ne met pas dans le mille à tout coup et bon nombre d'auteurs très intelligents, possédant des centaines d'œuvres à leur répertoire, en sont encore à attendre un de ces succès !

La Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique ne prélève pas ses droits uniquement dans les salles de cafés-concerts et de concerts. Les music-halls, les cirques, les bals, les dancings, les cinémas, les phonographes, les orgues des chevaux de bois, pour minimes qu'elles soient, lui paient égaleraient une redevance. Les musiques militaires ne sont pas astreintes à payer des droits d'auteurs lorsqu'elles jouent par ordre; quant aux sociétés musicales des départements, la taxe qui leur est imposée ne grève pas beaucoup leur budget tout en venant grossir celui de la Société qui a exactement réparti, au cours de l'année 1927, la coquette somme de trente millions sept cent vingt-sept mille sept cent trente-trois francs soixante et onze centimes.

[3] Plus précisément de Vincent Scotto.

Je suis assez bien placé pour me rendre compte des progrès toujours croissants de la Société, car c'est en 1879 que j'eus l'avantage de toucher mon premier trimestre au siège qui était alors au n° 17 du faubourg Montmartre, et je vous avoue que je n'eus pas besoin d'avoir recours à un commissionnaire pour porter jusqu'à mon domicile le sac dans lequel je venais de placer la somme représentant la première perception de mes droits d'auteur!...

Cependant, loin de me décourager, je me mis à la besogne et peu d'années après j'étais agréé comme sociétaire définitif ; ce nouveau titre n'était pas sans me procurer une certaine satisfaction, car, en dehors du petit côté honorifique, il m'assurait le droit à la pension.

Hélas ! cette pension était alors tout à fait minuscule... On commença par la fixer à cent francs par an pour les sociétaires définitifs âgés de soixante ans. Ah ! dame, les ressources de la Société étaient très limitées et ne lui permettaient par conséquent pas de faire des largesses. Cependant la pension ne tarda pas à être portée à 200 francs, puis à 400 et finalement à 600 francs.

Enfin, le budget de la Société poursuivant sa marche ascendante, il fut décidé qu'on diminuerait la limite d'âge, et pour avoir droit à la retraite il suffisait d'avoir 58 ans, puis 57 et finalement on s'arrêta à 55 ans. Nous voilà, je crois, au point terminus, on ne peut raisonnablement servir une pension à un sociétaire âgé de moins de 55 ans, surtout si l'on tient compte que la pension portée à 700 francs en 1917 est actuellement à quatre mille deux cents francs.

Bien des gens ne se font pas une idée exacte du respect qu'on devrait professer à l'égard des droits des auteurs, car des milliers de mes confrères ne vivent absolument que de cela, et si les droits de perception ont depuis peu d'années augmenté dans de sensibles proportions, c'est uniquement parce que la cherté de la vie a fait de même : le minuscule bifteck que le petit auteur ou le musicien obtenait dans son modeste restaurant pour la modique somme de 60 centimes lui coûte maintenant de 3 fr. 50 à 4 francs, et... avec le bifteck, il faut le reste !

Vouloir esquiver, quand on le doit, le paiement des droits, ce serait vouloir ôter le pain de la bouche des ouvriers de la pensée !

Cependant nos représentants de province ont parfois beaucoup de mal pour se faire comprendre. C'est même, je dois l'avouer, cette situation qui a motivé le présent article.

Je vais me résumer en vous déclarant que c'est par milliers, vous entendez bien... par milliers, que jugements et arrêts ont été rendus en faveur de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, contre les délinquants récalcitrants ! Et si j'insiste sur ce point, ce n'est certes pas pour étaler ici la toute-puissance de cette très importante Société, mais plutôt, mais surtout, pour ouvrir les yeux aux intéressés :

"*Tout propriétaire de salle de spectacles, tout cafetier, tout restaurateur ou aubergiste qui fait appel, pour attirer sa clientèle, au concours d'un orchestre ou même d'un seul musicien, celui-ci jouerait-il de la clarinette, de la guitare, de la vielle ou de l'accordéon, doit, avant toute chose, demande une autorisation à l'agent local.*"

Vouloir se soustraire à cette obligation, ce serait aller au-devant d'un procès qui doit être, d'avance, considéré comme perdu par le tenancier récalcitrant !

Que ce soit bal, que ce soit concert ou représentation quelconque, une entente préalable est indispensable pour s'éviter des ennuis.

Ceux qui ne profiteront pas de mon avis auront sûrement à le regretter, et alors... je ferai chorus, car, le cas échéant, je le regretterai aussi pour eux... Mais vous savez bien que lorsque les regrets se manifestent, c'est qu'il est déjà trop tard pour parer le coup !

De plus. et sans être tenus de se montrer courtois à l'excès, les tenanciers d'établissements auraient tort de tenir rigueur à l'agent qui vient percevoir les droits. Cet agent n'est, en somme, qu'un instrument. Il remplit sa fonction, il est donc déplacé de le mal recevoir.

Les directeurs de grands établissements ont des traités ou des abonnements et les difficultés ne surissent le plus souvent que chez ceux qui, dans les petites communes, organisent par hasard une représentation quelconque, lorsque l'agent, au cours de cette représentation vient exiger soit le pourcentage, soit une somme fixe.

On pourrait, en parlant de lui, dire à ces organisateurs ignorants : ol est représentant des droits d'auteurs en somme Or, pourquoi discuter? Évitez par ailleurs Lorsque sur la recette... Il vient ôter la somme De dire : celui-là... vient pour les droits d'auteurs !

Journal de Bergerac.

LA CENSURE

Il y a quelques années, il avait été question, à Paris, de rétablir la censure; j'entends la censure des théâtres, des music-halls et des cafés concerts ou établissements similaires.

La censure parisienne exerçait autrefois avec une rigueur excessive. Il me souvient que vers 1876, rue de Valois, le ministère des Beaux-Arts était pourvu de trois censeurs, dont l'un surtout était irréductible.

Ce fonctionnaire avait nom Bourdon ; il était la terreur des auteurs et des interprètes; grâce à lui, le public du moment déclarait, non sans raison que les pièces, les saynètes et les chansons étaient, le plus souvent, dépourvues d'esprit.

Ces réflexions étaient justifiées, car lorsque la censure laissait dans le texte quelques phrases amusantes, c'est parce que ces œuvres, grandes ou petites, avaient eu la chance de passer par les mains des censeurs Julien Sermet ou Gonnet; mais malheur à celles qui subissaient la lecture du farouche M. Bourdon. Il y trouvait toujours des sous-entendus pour lesquels il se montrait impitoyable, des sous-entendus auxquels les auteurs n'avaient même pas songé en écrivant leurs œuvres.

C'est à cette époque que j'avais apporté à Paris la chanson militaire, et ce M. Bourdon était mon cauchemar ! En voilà un qui pouvait se flatter de troubler mon sommeil et mes rêves de jeunesse !

Non seulement il m'interdisait de dire le moindre mot rappelant la caserne, mais encore il me défendait de présenter à la scène *le moindre insigne militaire*.

J'étais donc contraint, dans mes créations de troupier, de parler de toute autre chose que de ce qui peut logiquement arriver à un tourlourou, et devais, par surcroît, me composer un accoutrement ne pouvant pas trop rappeler celui du fantassin.

C'est ainsi que, de 1876 à 1890 (et ça m'a semblé long), j'interprétais mes créations militaires vêtu d'un pantalon blanc, d'une veste petite tenue, mais à cette veste, pas un seul bouton de cuivre, rien que des boutons en os, et enfin, des gants blancs, puis, comme coiffure, une perruque à cheveux ras, car, tout à fait au

début, le képi était interdit. Ah ! ça... c'était le plus dur ! pas de képi... il fallait que le public y mît beaucoup de complaisance pour s'imaginer voir en scène... un troupier ! et, détail paradoxal, du simple pioupiou au colonel, l'uniforme militaire dans sa totalité, était permis dans les pièces.

Vers 1892, Polin fut plus heureux; la censure commençait à faire de larges concessions, et mon camarade Polin put, petit à petit, arriver à chanter en vrai tourlourou, le plus souvent en cavalier.

Il est certain que Polin (en dehors de son mérite personnel) fut extrêmement veinard de ce fait qu'il arriva au bon moment, alors que pendant près de quinze ans je venais de ronger mon frein. en lutte perpétuelle avec un rigorisme véritablement inqualifiable. A mon époque, j'ai vu interdire des chansons dans lesquelles l'auteur avait risqué le mot "cocu" dont Molière avait cependant largement usé.

L'exclamation, " nom de nom" était à peine tolérée, et le Concert du XIXe siècle faillit un soir fermer ses portes parce que dans une chanson intitulée *J'n'ai pas osé*, mon camarade Stainville, en parlant de sa voisine, au lieu de dire

J'ai voulu lui prendre un baiser,
Mais d'vant le s'rin qui me voyait faire,
J'n'ai pas osé,
J'n'ai pas osé.

Le malheureux avait dit

Mais d'vanl le chat qui me voyait faire,
J'n'ai pas osé,
J'n'ai pas osé.

Il fallut recourir à une foule de supplications pour que l'établissement ne fût pas fermé pendant trois jours !

Et la note actuelle me fait, malgré moi, penser aux criantes exagérations dont les meilleurs artistes d'autrefois étaient victimes. Je puis en donner ici une nouvelle preuve.

Vers 1890, les Folies-Bergère présentèrent un numéro qui eut une certaine vogue, c'était les luttes de femmes et, les auteurs de la revue annuelle de l'Eldorado, toujours à l'affût des actualités, eurent l'idée de faire une parodie de ces luttes féminines. Ils choisirent à
cet effet les deux artistes de la troupe qui, par leur plastique, paraissaient se prêter le mieux à l'exécution de cette scène. L'une de ces artistes s'appelait Mazedier et l'autre Fernande Caynon. Elles épousèrent par la suite deux tourlourous car la première est devenue Mme Polin, et la seconde Mme Ouvrard.

Or, vous devez bien vous imaginer que pour parodier les lutteuses des Folies-Bergères, ces deux artistes ne pouvaient se présenter en robe de soirée. Elles entrèrent donc en scène, le soir de la répétition générale et privée, vêtues d'un maillot complet, puis d'une trousse dans le genre de celle que portent les femmes gymnasiarques, la tenue n'avait donc rien qui puisse choquer le regard le plus prévenu.

Cependant j'entends et je vois encore le père Bourdon s'adressant à la directrice, Mme Allemand :

"*Mais n... de D..., madame, vous ne doutez de rien... Vous finirez bien par les f... toutes nues vos artistes !...*"

Désespéré de ne pouvoir obtenir à la scène l'uniforme militaire

Cet irascible censeur n'avait pas l'air de s'apercevoir que ce qu'il y avait de plus outrageusement décolleté... c'était son vocable !

C'est égal... quand je songe à cette pruderie outrée à l'endroit de deux artistes qui, en dehors de leur visage et de leurs bras, ne laissaient pas voir deux centimètres de leur épiderme, je me demande ce que cet intempestif Bourdon aurait pensé... des modes actuelles qui permettent d'en montrer à la ville beaucoup plus qu'on ne lui en présentait en scène ! Et je me fais alors une idée de l'indescriptible état dans lequel eût été mis ce chatouilleux censeur si, à cette époque, on lui avait, sans préambule, offert tel qu'il est de nos jours le numéro de Joséphine Baker? ! Ah ! Alors... c'eût été plus que la colère, plus que la furie... c'était sûrement... l'apoplexie !

Il ne se serait pas contenté de faire fermer l'établissement, bien sûr, il l'aurait fait brûler et... toute la troupe avec !

Journal de Bergerac.

IMPARTIALITE
SUR MISTINGUETT

Tout d'abord, ce n'est pas sans un certain plaisir que je puis annoncer à nos lecteurs que le Journal de Bergerac compte à Paris un nombre appréciable d'abonnés. Or, parmi ces derniers, il en est un qui m'adresse une longue lettre pour me dire que, connaissant mon impartialité coutumière, il a éprouvé quelque surprise en constatant que dans un de mes précédents articles j'avais l'air de me laisser aller à un tantinet d'acharnement à l'endroit de Mlle Mistinguett : car, ajoute mon correspondant, ce n'est pas la première fois, il me semble, que vous parlez de cette artiste dans des termes peu flatteurs.

Je commence par déclarer que rien, absolument rien, ne m'incite à l'égard de Mlle Mistinguett ; je n'ai contre elle aucun grief, et c'est précisément parce que je veux continuer à faire preuve de l'impartialité qui m'est propre, qu'il peut m'arriver parfois de m'insurger contre les exagérations qui se produisent à son profit.

D'ailleurs, je ne m'occupe pas de discuter les petits, ceux qui sont dans l'ombre. Les petits et les humbles ont, au contraire, le droit de compter sur nous. Il est de notre devoir de les aider, moralement et matériellement, et, lorsqu'il nous est impossible de le faire, nous devons tout au moins leur laisser la paix.

Il est certain que les agissements d'un tout petit boutiquier ne me mettraient pas en émoi comme pourraient à l'occasion me mettre en émoi ceux de M. Loucheur ! (Ceci, bien entendu, n'est qu'une figure.)

Or, si je discute sur les qualités artistiques de Mlle Mistinguett, c'est tout simplement parce que Mlle Mistinguett bénéficie à Paris d'une situation véritablement unique ! Une situation formidable ! Et dont il n'existe probablement pas de précédents !

Ce n'est peut-être pas sans étonnement que mes lecteurs apprendront que l'Opéra et la Comédie-Française ne possèdent pas une pensionnaire, palpant les émoluments de cette artiste de music-hall.

Mlle Mistinguett gagne au Moulin-Rouge (tenez-vous bien) cinq mille francs par jour !... Vous avez bien lu : par jour. Et comme elle hausse au paroxysme l'art du commerce, elle palpe, en plus, un pourcentage sur les programmes, puis sur l'édition des chansons qu'elle lance, sans compter tout ce que lui rapportent les réclames commerciales que parfumeurs et autres font autour de son nom.

Elle encaisse donc, à elle seule, plus que les soixante-quinze artistes qui l'entourent dans l'établissement où elle professe. Eh bien, je me permets de trouver cela excessif ! excessif! excessif !

Si elle palpait trois ou quatre billets de cent francs par soirée, je n'en parlerais pas... mais cinquante... non... Ça gueule !

Ce n'est pas pour sa jeunesse. Elle a cinquante six ans !

Pour sa beauté ? La presse parisienne a assez blagué son piano.

Pour sa voix ? Elle se contente d'avoir de l'organe, mais il lui serait totalement impossible de filer un son.

Pour son talent ? Elle retombe constamment, et malgré maints détours, dans ses pierreuses et ses gigolettes, dont elle s'est fait, depuis de trop longues années, une spécialité.

J'entends d'ici certains de mes lecteurs s'écriant étonnés :"*Mais... saperlotte, comment peut-il se faire que, dans de telles conditions, une artiste arrive à gagner des sommes si fabuleuses? II faut bien tout de même que l'emballement du public vienne aider cette vogue, car... s'il en était autrement...*"

Eh bien, voilà précisément l'éclaircissement du problème :

"De nos jours, et à Paris surtout, bien des artistes que le public apprécierait et applaudirait sont assez rarement engagés, alors que d'autres deviennent le véritable objectif, non pas du public, mais des directeurs.

"Au cours de mes nombreuses visites à la capitale, j'ai pu constater, bien tranquillement, bien froidement, sans le moindre parti-pris, que, pour certains artistes en grande vedette, le public ne marchait pas du tout !

Seuls les directeurs de grands music-halls ou de théâtres se font une gloriole de s'arracher à prix d'or tel ou tel artiste... Alors... le tam-tam exécuté par les uns et par les autres sur le nom de cet artiste fait qu'un beau jour, par la puissance de cette réclame, ce nom devient une réelle valeur, une véritable source à exploiter. Voilà toute l'histoire. Il en est ainsi de bien des produits, qui, sans la réclame, n'auraient jamais fait leur chemin !

L'artiste à qui tombe une telle aubaine en fait naturellement son profit, mais il est pour ainsi dire à peu près seul à gagner dans la combine !

Bien entendu, il trouvera ce résultat très naturel et mettra ce qui lui arrive sur le compte de son talent, de son seul talent ! il croit évidemment que... c'est arrivé !

Revenant à Mlle Mistinguett, le reconnais volontiers que peu de femmes de 56 ans pourraient faire preuve d'une aussi extraordinaire souplesse acrobatique. Comme ressort, comme résistance, comme énergie, elle est absolument remarquable.. Elle se fait traîner par les cheveux, rouler dans un tonneau, mais tous ces trucs là n'ont rien de bien artistique. Elle trouverait plus de difficultés à bien dire un simple monologue.

Mais toutes ces javas, toutes ces valses chaloupées, tous ces renversements n'ont rien de si renversant pour motiver le chiffre de cent cinquante mille francs par mois ! La Duse, Réjane et même notre grand Sarah n'ont jamais pu arriver jusque-là ! Et leur talent était bien, je crois, à la hauteur de celui de Mistinguett, sur laquelle je ne dis ici que la vérité, ce qui ne l'empêchera en aucune façon de voir continuer le cours des triomphes que lui valent les coteries d'admirateurs faux ou sincères.

Je ne retirerai donc de mes démonstrations que la satisfaction de ne pas jouer les moutons de Panurge. Je persiste, de la sorte, à me parer d'impartialité, car, tout compte fait, mes déclarations sur cette artiste ne sont pas plus exagérées que si, parlant d'un nègre, je me permettais de constater que son visage n'est pas blanc !

Le Journal de Bergerac.

Mistinguett en 1901

UN PARTISAN

Au lendemain de la publication du précédent article, un lecteur me demande si j'étais officiellement fixé sur les appointements de Mlle Mistinguett? Je lui réponds que les artistes de music-halls sont pour ainsi dire tarifés et, dans tous les milieux artistiques, Mlle Mistinguett passe pour gagner cinq mille francs par jour; si je l'ignorais ou si j'hésitais à m'en convaincre, la note de mon confrère Clément Vautel serait venu me rassurer, car, dans son "*Film*" du 30 mars 1928, je lis dans *Le Journal* :

Un maréchal de France gagne deux cent cinquante francs par jour, Mlle Mistinguett gagne cinq mille francs par jour.

Au reste, quelle que soit la forme sous laquelle on présente la chose, ce n'est pas abaisser une artiste que d'étaler l'énormité de ses appointements, c'est au contraire augmenter sa réclame. Et dès qu'il s'agit de Mistinguett, Clément Vautel ne rate que très rarement cette occasion. Oh ! il n'en dit pas très long... Rien qu'un petit mot par ci, par là, mais il le place avec une telle adresse... Ah ! le brigand ! Une adresse incomparable, parbleu !...

- Possible, me dit mon interlocuteur, mais vous dites qu'elle a 56 ans !

- Et alors?...

- Alors, permettez-moi de vous dire que lorsqu'elle est en scène, moi, je lui donne trente ans..

- Vraiment !... Eh bien, monsieur... C'est vous qui allez fort !

- Parce que?

- Parce que trente ans que vous lui donnez... avec les 56 qu'elle a... Voyez où ça va ! !

TRIOMPHE DU MUSIC-HALL

La victoire du café-concert sur les préjugés s'est affirmée depuis de longues années. Toutefois, cette victoire du café-concert, qu'on appelle aujourd'hui music-hall, n'a jamais été aussi éclatante que de nos jours.

En parlant ainsi, mon allusion ne s'adresse pas au café-concert lui-même, car, en l'occurrence, ce qui m'intéresse, ce sont les bons artistes de café-concert.

De beaucoup supérieurs aux artistes "*moyens*" qui professent dans les théâtres, ceux du café-concert ont pu, en bien des circonstances, constater avec amertume le peu d'importance que bien des spectateurs ignorants attachaient jadis à leur personnalité.

Il suffisait, autrefois, qu'un artiste déclarât qu'il chantait au café-concert pour voir aussitôt une moue plus ou moins caractéristique se dessiner sur le visage de son interlocuteur, tout comme s'il s'agissait d'une déchéance !

Par contre, lorsqu'une chanteuse (bien que très mauvaise) pouvait déclarer qu'elle venait de jouer *Faust* à Carpentras ou *La Juive* à Pézenas, elle voyait autour d'elle s'exorbiter des yeux admiratifs ! Cependant, en bien des cas, le meilleur des deux était l'artiste de café-concert.

Malheureusement, et de tout temps, bon nombre de spectateurs confondent entre l'importance de l'œuvre et celle de l'interprète. Pour la plupart, il suffit qu'un artiste joue une tragédie en quatre actes ou bien un opéra, pour qu'ils s'imaginent que ce doit être forcément un grand artiste ! Alors qu'un artiste pourvu d'une extraordinaire abondance de moyens viendra dire une chansonnette ou un monologue, ces mêmes spectateurs le considéreront comme un petit artiste !

La logique, le plus souvent, exigerait une appréciation absolument opposée.

Dans l'ouvrage de 300 pages que j'ai publié en 1894, je disais, au chapitre qui se rattache à cette question :

"L'art est un. Il n'y a pas le grand et le petit art; pour faire de l'art, il faut être artiste, et nous avons de réels artistes au café-concert."

Cette affirmation pouvait, à l'époque, être discutée; or, j'ai la satisfaction d'avoir vécu assez longtemps pour la voir aujourd'hui admise et même applaudie. Mais seulement, il est vrai, dans les milieux où l'intelligence et la sincérité ont aboli le parti-pris !

Je ne pouvais pourtant pas, jadis, nie donner en exemple, puisque je faisais les deux, tantôt du théâtre, tantôt du concert. Il m'arrivait même parfois - dans la même soirée - de jouer une pièce ou bien une revue, précédée de mon numéro de chant. Eh bien, je tiens à déclarer que, seul, mon numéro de chant me préoccupait. Lorsqu'il était terminé, je disais: "Ah ! maintenant... je respire, je n'ai plus que la pièce à jouer... *C'est moins important.* Ça ira tout seul !"

Avant de terminer, voyons un peu ce qui se passe à Paris depuis quelques années.

André Antoine, le plus autorisé de nos critiques parisiens et qui trouve, lui, un grand talent aux as du café-concert, eut un jour, alors qu'il était directeur de l'Odéon, l'idée d'essayer le comique Dranem dans *Le Malade imaginaire*. Ce fut un succès. Après Dranem, il essaya mon regretté camarade Vilbert. Ce fut un triomphe ! Et voilà que Gémier, actuellement directeur de notre seconde scène, se souvenant des précédents, vient de présenter le comique Boucot dans *Les Fourberies de Scapin*.

Je pourrais encore vous citer mon camarade Polin, qui fut longtemps au café-concert mon interprète et qui, à côté de Guitry et de Sacha Guitry, obtint au théâtre les plus brillants succès !

Nous avons aussi Tramel, le sympathique Bouif, qui fit pendant des années les délices de divers concerts avant de passer au théâtre.

Le désopilant Sinoël en fit autant; Raimu, Dorville, Morton et Pauley sont partout recherchés !

Il me serait facile de vous servir plusieurs exemples du résultat contraire, car pas mal d'artistes de théâtre, croyant qu'ils seraient portés en triomphe au music-hall s'ils daignaient l'honorer de leur présence, ne tardèrent pas, étant donné les difficultés qu'ils avaient à vaincre, à s'apercevoir, un peu tard, qu'ils avaient été victimes de leurs illusions.

Conclusion :

Je ne prétends pas qu'un artiste de café-concert pourra s'imposer au théâtre s'il est "quelconque", mais s'il est bon, il y réussira d'emblée.

Tandis que j'attends encore l'artiste de théâtre capable de révolutionner, *pendant de longs soirs*, le public du café-concert.

Journal de Bergerac.
Reproduit dans Les Coulisses.

TOUT SEUL

Et maintenant, laissez-moi vous déclarer que parmi les vedettes actuellement au théâtre et sortant du café-concert, certaines n'avaient pas *totalement* réussi autrefois, dans ce qu'il est convenu d'appeler..."un numéro de chant".

Le public ne se fait pas toujours une idée exacte de la difficulté inouïe que comporte un intéressant "numéro de chant", qui consiste pour un artiste à se présenter seul en scène et à tenir ses auditeurs en haleine pendant vingt, vingt-cinq ou trente minutes.

Tout seul !...

Ce qui signifie que, contrairement à ce qui se produit dans une pièce théâtrale, cet artiste n'a plus à compter sur le concours de ses partenaires pour l'aider sur une réplique et servir des effets parfois irrésistibles (résultat d'une bonne collaboration scénique), pas plus que sur de désopilantes situations créées par le ou les auteurs de cette pièce, car n'oublions pas qu'au théâtre les effets produits par une situation heureuse dépassent, la plupart du temps, ceux que l'on peut attendre du texte.

Or, lorsqu'un artiste se présente seul, qu'il opère seul et qu'il termine seul, il n'a vraiment qu'à compter sur lui, tant pis s'il se trompe sur le choix de ses chansons, le public n'entre pas dans ces détails.

Il faut donc à cet artiste une assurance complète, une confiance en lui-même tout à fait spéciale, une conception remarquable dans l'interprétation.

En un mot, il a besoin de mettre dans le mille à tout coup, autrement il est perdu !

Combien d'artistes de théâtre très recommandables, qui vous ont intéressé pendant trois heures à l'aide d'une pièce en quatre actes, vous auraient probablement lassé si vous aviez eu à les écouter isolément durant vingt minutes.

Au reste, les erreurs "d'impressions" sont fréquentes au théâtre. Il fut un temps où le public ne trouvait, en réalité, du talent qu'aux interprètes de la tragédie, du drame, etc... de sorte que pour avoir le respect de ce public, pour gagner sa considération, il était presque indispensable de servir la note sérieuse et même triste parfois !

Les temps ont bien changés. C'est la note gaie qui de nos jours l'emporte, puisque les très gros cachets sont encaissés par les Max Dearly, les Dranem, les Chevalier, etc., déjà nommés.

Ce qui prouverait que ceux qui savent trouver le chemin de la rate ont tout autant de mérite que ceux qui visent à trouver constamment celui du cœur.

Faire "rigoler", mais alors bien franchement, cela est, en effet, tout aussi difficultueux que de faire pleurer.

Nous avons même de joyeux comiques qui, me rappelant ceux du bon vieux temps, atteignent à la fois les deux résultats...

Ceux qui arrivent à nous faire *pleurer de rire !*

Journal de Bergerac,
reproduit dans La Petite Gironde.

ETOILES MODERNES

Parmi les étoiles du moment, et en dehors de toutes celles déjà nommées, nous devons, du côté des dames, citer tout particulièrement Mme Turcy en possession d'un talent très solide. Mme Damia, à la fois tragédienne, diseuse et chanteuse. Mme Paulette Darty, dont la récente réapparition a comblé de joie ses très nombreux admirateurs.

Du côté du sexe fort, j'ai remarqué Aimé Simon-Girard, aux moyens multiples, au visage sympathique, à l'allure distinguée tout en étant absente de prétention, ce qui est à considérer.

Vous parlerai-je de Cariel ? Ce dernier n'a pas d'âge, il fait partie des étoiles anciennes, présentes et... futures. Dans son numéro personnel, il est extrêmement intéressant.

DANSEURS

Depuis une dizaine d'années, la danse - je n'ai pas besoin de l'affirmer - a pris une considérable extension.

A Paris et aussi en province, le nombre des dancings semble... incalculable ! mais au Music Hall, ce fut une frénésie qui, malgré tout, commence un peu à se calmer. Cependant on a toujours dansé plus ou moins et, plus ou moins, l'on continuera, c'est fatal !

Mlle Olga Chassaigne

A Paris, les revues nous ont présenté des couples véritablement stupéfiants, mais les émules de Terpsichore se révèlent un peu partout... voire sur le sol bergeracois !

En mars 1924, j'ai été, je crois, le premier à signaler les remarquables dispositions de la très jeune Olga Chassaigne et lui prédire le plus riant avenir; mes appréciations pouvaient à ce moment-là paraître un peu... prématurées, car Mlle Chassaigne avait à peine treize ans. Mais voilà que trois ans après, elle était engagée comme première danseuse travestie au Grand Théâtre de Bordeaux. Puis, cette année, dans un grand concours organisé dans cette riante ville, Mlle Chassaigne obtint le 1e prix de beauté, agréable détail qui, chez une jeune artiste, ne peut qu'ajouter à sa gloire.

Bergerac a également donné le jour au sympathique Bordieu qui tout gosse s'escrimait à faire des pointes et des ronds de jambes et qui, finalement, a débuté au Music-Hall sous le nom de Birdiski dans un numéro à transformations pour lequel j'avais composé les
couplets qui précédaient la danse.

Il avait le don de pouvoir faire des pointes tout comme une danseuse-étoile d'opéra, difficulté dont un homme n'arrive que très rarement à se rendre maître.

Enfin il épousa, il y a deux ans, une exquise danseuse avec laquelle il créa un numéro qui leur permit de faire avec succès, non seulement le tour... de la scène, mais aussi... le tour du Monde !

Le Couple Birdiski

OSCAR DUFRENNE LE PHILANTROPE MODERNE

Je consacre ce chapitre à M. Oscar Dufrenne, et mes lecteurs, je l'espère, applaudiront mon idée, étant donné l'indiscutable valeur de ce philanthrope qui, malgré l'écrasante charge à laquelle il fait face dans ses nombreuses entreprises commerciales, ne cesse de faire le plus de bien possible à ses semblables.

Oscar Dufrenne est simplement un ex-artiste de théâtre et de café-concert, doublé d'un homme de cœur et doué d'une intelligence remarquable. C'est donc au service de son bon cœur qu'il n'a cessé de mettre les étonnantes facultés de son cerveau.

Émile Labbé, violoniste de talent, qui était devenu grand propriétaire en Dordogne, m'avait, en 1920, parlé de ses débuts difficiles et également de ceux de son camarade Dufrenne.

Évidemment, sur le pavé de Paris, les ressources ne manquent pas, mais, pour les découvrir et les mettre en œuvre, il faut être actif, énergique, et surtout sympathique.

Or, Oscar Dufrenne, réunissant toutes ces qualités, devint un jour directeur du théâtre qui me rappelle mes débuts à Paris. Ce théâtre s'appelait alors le XIXe Siècle, et devint le théâtre du Château-d'Eau lorsque Dufrenne en prit la direction. Il le céda en 1913 à Mme Benoit, éditeur, pour devenir directeur du Concert Mayol.

L'étonnante transformation qu'il opéra dans ce deuxième établissement le mit en vue du Tout Paris s'intéressant aux questions théâtrales, et, en très peu d'années, Oscar Dufrenne devint consécutivement directeur du Concert des *Ambassadeurs*, aux Champs-Élysées, du *Casino de Trouville*, puis en collaboration avec le réputé revuiste Varna, directeur du *Palace*, il créa l'*Empire*, qui est bien le plus colossal music-hall de Paris. Il fut entre-temps élu président de la Chambre syndicale des Directeurs de spectacles de France. Enfin, j'arrive au but principal du présent article, car il vient d'accomplir un acte unique, un acte évidemment sans précédent et dont les complications exigent une ténacité véritablement prodigieuse !

Personne n'ignore qu'il existe à Pont-aux-Dames une maison de retraite pour les vieux artistes. Cette maison a été fondée par feu Constant Coquelin, le célèbre artiste.

Les pensionnaires, hommes et femmes, y sont nombreux, et, dans ces derniers temps, vu la cherté de la vie, le bien-être pour ces vétérans tendait à disparaître. C'est alors que Dufrenne en devint président d'honneur et qu'à l'aide de ses propres deniers il sut pallier la situation; il fit, de plus, un pressant appel à la générosité de grands restaurateurs de Paris, dont la plupart adressent maintenant, chaque mois, un dîner chaud aux soixante artistes de la maison. Certains que je connais en province font aussi d'aimables gracieusetés.

Mais Oscar Dufrenne, une fois encore, ne s'en tint pas là. Un beau joui, il se rait en quête, fit la revision de tous ses amis. Il en choisit cent parmi les plus fortunés, il les réunit et les décida à... Écoutez ça ! il les décida à donner à la maison de vieux artistes cent mille francs par an pour que les vieux copains ne soient pas trop malheureux ! Cent mille francs, soit *mille* francs que chacun doit verser. Mais ce n'est pas tout !

Il les décida du même coup à s'engager par testament au perpétuel versement de cette somme que leurs héritiers auront à continuer après leur mort !

Oscar Dufrenne

Imaginez-vous la dose de persuasion que ce brave Dufrenne a dû déployer pour convaincre ses cent amis, pour les amener à s'associer à cette aimable donation. Il ne suffisait pas, en effet, de frapper à la bourse d'une collection de richards, il fallait surtout que ces richards soient de nature à partager ses bons sentiments, car n'oublions pas que lui s'est inscrit dans les mêmes conditions pour dix mille francs par an ! Pour entreprendre une chose aussi grandiose, il fallait être... Oscar Dufrenne, et vous vous rendez compte de la façon dont il faut être placé à Paris et l'abondance de bonnes relations qu'il faut y avoir !

Eh bien, ce geste sublime qui devrait servir d'exemple, a pris naissance chez un ex-artiste de théâtre et concert. Messieurs les gros industriels, et vous aussi les grandissimes producteurs, vous voilà devancés. Mais ne vous en formalisez pas, retrouvez votre sourire; il n'est jamais trop tard pour bien faire. Vos nombreux collaborateurs de la classe ouvrière (ouvriers et cultivateurs) attendent de votre part quelque chose d'équivalent.

La coterie des artistes a toujours eu pour devise : A bas l'égoïsme ! Vive la confraternité !

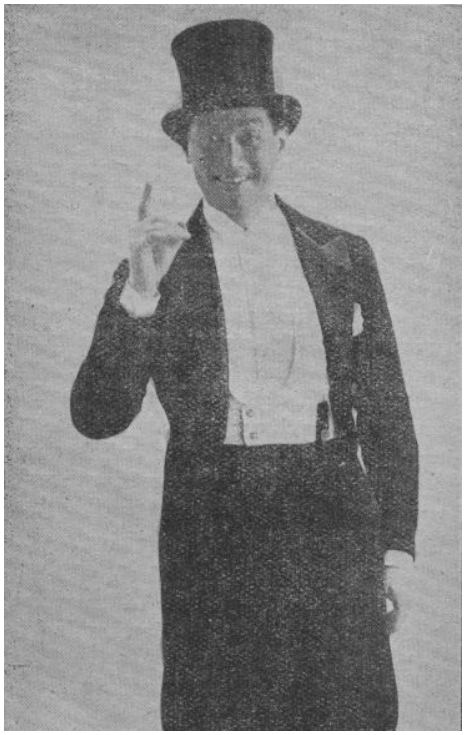
Dans ce superbe concours d'*harmonie*, c'est Oscar Dufrenne qui vient de donner le la, certainement d'autres suivront.

Le Journal de Bergerac.

DES PREUVES !

Quand on se permet d'apporter des contradictions, il est bon en même temps d'apporter des preuves. Récapitulons :

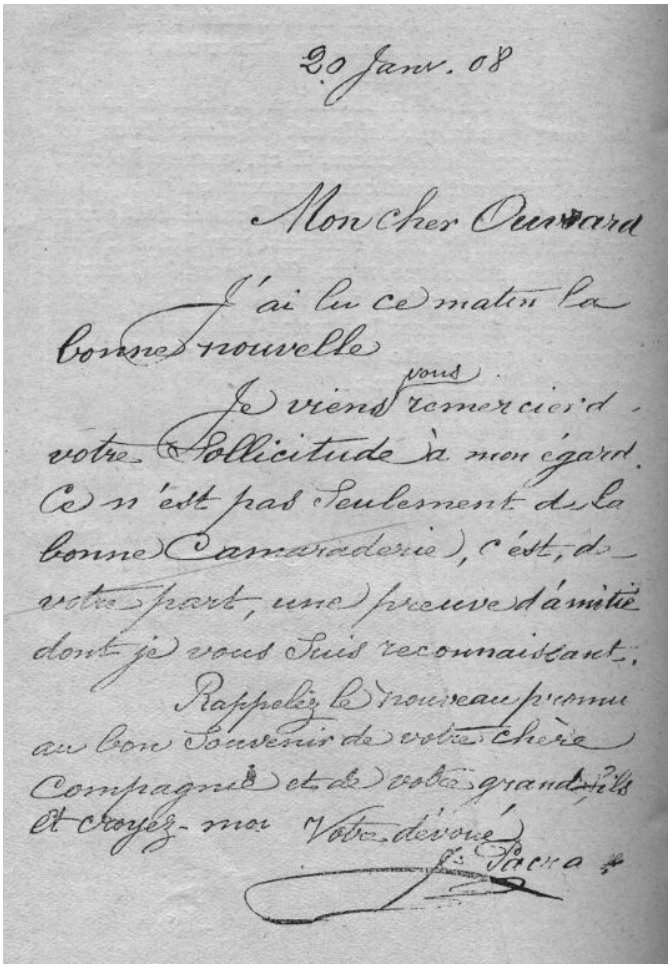
A propos de Maurice Chevalier, j'ai dit que M. André Rivollet avait commis erreur ou oubli, or, la photo comportant la dédicace et la signature de Maurice est venu confirmer mes déclarations, c'est une preuve.



C'est Ouvrard qui est dans le vrai
J'avais oublié d'en informer Rivollet

A propos de "*La Madelon*", tout le monde sait bien que la véritable est de Louis Bousquet.

A propos de Dranem, il est encore de nombreux survivants qui confirmeront ce que j'ai dit au sujet de la fondation de la Société de Secours mutuels des artistes lyriques par Jules Pacra, qui, pour son œuvre, n'aurait obtenu, lui, aucune distinction si je ne m'en étais pas très sérieusement occupé, comme le prouve la lettre de remerciements reproduite ci-dessous et signée dudit camarade Pacra père.



20 Janv. 08

Mon Cher Ouvrard

J'ai lu ce matin la bonne nouvelle

Je viens vous remercier d'
votre sollicitude à mon égard.
Ce n'est pas seulement de la
bonne camaraderie, c'est, de
votre part, une preuve d'amitié
dont je vous suis reconnaissant.

Rappelez le nouveau promu
au bon souvenir de votre chère
compagne et de vos grands fils
et croyez-moi Votre dévoué

L. Paulus

A propos de Paulus, je possède toute une correspondance indiquant à quel degré notre amitié était établie et combien, mieux que personne, je suis autorisé à donner sur lui des détails démolissant de fantaisistes légendes et cette dédicace, sur la photo de sa fille, suffirait à justifier cette prétention de ma part :

A M. et Mme Ouvrard
Les sincères et meilleurs amis du... Polpulaire
La filler reconnaissante
Henriette PAULUS.

A propos de Mistinguett. Beaucoup m'ont avoué penser exactement comme moi. Ils ont fait plus... Ils me l'ont écrit.

En 1894, je la vis à l'Eldorado chantant une chanson comportant l'imitation d'un chef d'orchestre, et, à cheval sur la boîte du souffleur, se livrant à des excentricités exagérées.

Je la perdis de vue pendant de très longues années, mais sa gigantesque réputation me laissait rêveur ! J'eus enfin l'occasion de la revoir un soir au Moulin Rouge où je la retrouvais avec sa chevelure courte et sa voix... idem, et malgré toute ma bonne volonté, je jure ici que je n'ai pu me convaincre qu'elle eût fait un pas dans l'affirmation *d'un talent réel !*

Ah ! Pardon... Elle a eu celui de se créer des "*à côté*" fabuleux ! Les meilleures scènes dans les revues, des costumes d'une richesse imposante, un entourage se sacrifiant totalement pour assurer tous ses effets scéniques, des trucs, des décors, des machinations à n'en plus finir pour l'aider dans tout ce qu'elle désire atteindre. Sans compter que la Presse, sachant que depuis longtemps cette grosse erreur est admise, ne cherche même plus à discuter la valeur intrinsèque de l'artiste, pour laquelle il est convenu que l'encensement est de tradition, et que, vouloir éviter cet encensement, deviendrait presque téméraire !

Le judicieux Antoine a cependant, mais doucereusement, lancé un jour une toute petite pierre dans la mare aux grenouilles; son article du 29 juillet 1925 dans Le Journal et ayant pour titre : On demande autre chose, nous disait :

"Pour ne nommer personne, Mlle X... ou M. Z... restent persuadés que les scènes d'apaches et de gigolettes, les quiproquos obscènes qu'ils commandent et inspirent à leurs fournisseurs habituels assurent les succès les plus certains, sans s'apercevoir que même le public des promenoirs en est las, et que leur action sur lui s'affaiblit !"

Et plus loin... parlant des grands music-halls

"Donc, si nos étoiles qui, bien mieux que les comédiennes, font ce qu'elles veulent dans leur brillant royaume, cherchaient sérieusement autre chose, elles trouveraient et, pour nous, quelle joie de ne plus voir déparer ces spectacles magnifiques où éclatent l'invention et le goût de Paris, par des pauvretés et des niaiseries."

———

Les remarques de l'éminent critique n'ont pas été prises en considération et les scènes de gigolette ou quelque chose de très approchant, continuent de plus belle à ternir la beauté de ces revues, car cette note sied à Mlle Mistinguett qui ne peut se résoudre à la sacrifier.

Elle feint de ne s'être pas reconnue dans l'artiste visée par Antoine; la chose me paraissait pourtant assez facile.

Quelle serait donc l'autre artiste, faisant ce *qu'elle veut dans nos plus grands music-halls* et ayant un faible pour l'interprétation des pierreuses ou des gigolettes?

Je demande à faire sa connaissance...

Je pourrais d'ailleurs vous donner ici, sur Mlle Mistinguett, les appréciations formulées par d'autres journaux, notamment par mon confrère Candide, mais à quoi bon insister...

Je me bornerai donc à reconnaître que Mlle Mistinguett a depuis longtemps tout ce qu'il faut pour bourrer le crâne de ceux qui ne connaissent rien du métier et qui s'extasient devant *les dimensions d'une queue de robe dorée, argentée, ou pailletée*, en s'écriant :

Quelle belle artiste !

Et l'extase s'amplifie lorsqu'ils ont l'occasion de dire : "Comme elle descend bien les escaliers ! ! !" Et sa descente s'accentue tous les jours !

Sa veine, sa réussite ont fini par lui donner une maîtrise qui s'explique, elle en use, elle en abuse, mais je me demande quelle est celle qui, se trouvant à sa place, n'en ferait pas autant?

On la dit d'ailleurs fort intelligente, je n'en doute pas le moins du monde; il ne m'est jamais venu à l'idée de la surnommer *Miss Dinguette* ! Mais tout ceci n'a rien à voir avec une valeur artistique. Je connais des gens extrêmement intelligents qui ne pourraient pas
arriver à faire un artiste même médiocre, et par contre, parmi les disparus des deux sexes, j'en ai connus, tenant à grands fracas la vedette sans posséder une intelligence transcendante. J'ai même pu remarquer que certains "*as*" de la scène étaient affligés d'une légère piqûre !

Le très regretté Fragson s'amusait parfois à avaler les morceaux de savon qui traînaient dans les cuvettes des loges et il n'était pas rare qu'en pleine rue il absorbât quelques bouchées de crottin de cheval. D'aucuns trouvaient cela désopilant, moi je ressentais la pénible impression qu'on éprouve en présence d'un type qui n'est plus en possession de son axe !

Cela n'empêchait pas Fragson de se montrer en scène d'une irréprochable correction et de charmer sans effort son auditoire.

Il en était de même de l'illustre Villé que maintes fois l'oncle Francisque Sarcey se plaisait à désigner comme étant *le plus fin diseur de son temps*, ce qui n'était que justice. Or, Villé, malgré les intempérances dont j'ai été témoin, arrivait en (scène avec une stupéfiante assurance, ce qui indiquait bien que ses libations ne lui enlevaient pas la possession de ses moyens.

A ce point de vue, Villé ressemblait au grand Frédérick Lemaitre, qui ne jouait jamais mieux que lorsqu'il avait copieusement fêté Bacchus !

Certain soir cependant, son état d'ébriété était tel, que le public commença à murmurer puis, petit à petit, la houle s'accentuant... l'emboîtage survint ! Mais Frédérick Lemaitre, habitué aux chaleureuses ovations, ne s'expliquant pas, lui, l'enfant gâté du public, que celui-ci osât manifester autrement qu'en sa faveur, s'avança devant le trou du souffleur et, d'une voix formidable, lança... le mot de Cambronne !

Alors un tumulte indescriptible s'ensuivit ! et pendant un quart d'heure, la salle entière, sur l'air des lampions, se mit à chanter, à crier, à hurler : Des excuses !... des excuses !... des excuses !. ..

Du coup Frédérick se trouva dégrisé et, comme le directeur, craignant une véritable émeute, vint le supplier de calmer le public en lui donnant au plus vite satisfaction, l'artiste revint en scène au milieu d'un silence impressionnant puis, après avoir fait les trois saluts et d'un accent plein de conciliation, il dit aux spectateurs attentifs :

- Je vous ai insultés... C'est vrai... Je vous fais des excuses... j'ai tort.

Une véritable ovation souligna cette dernière phrase; le spectacle suivit son cours mais, à la sortie et après réflexion, bien des auditeurs dirent entre eux :

Avouons que Frédérick s'est bien payé notre tête ! Pour commencer, il nous a dit m..., puis il revient ensuite pour dire : Je vous fais des excuses... J'ai tort !

Évidemment, cela peut se prendre de deux façons, mais il appert que ce sacré Frédérick nous a déclaré qu'il avait tort... de nous faire des excuses !

Cette petite aventure fut tout à fait exceptionnelle car, je le répète, Frédérick n'était dans la plénitude de ses moyens que lorsqu'il n'en était plus à son premier verre !

Et puis, tous les artistes ne sont pas aussi facilement victimes des effets produits par les champagne ou autres boissons, que l'a été certain soir, Mlle Vandzan, l'inoubliable interprète de Carmen, qui, à l'Opéra-Comique, nous fit un soir dans *Le Barbier de Séville*, assister à un petit scandale dont l'excellente artiste, malgré son indéniable talent, n'a jamais pu se relever... à Paris, bien entendu.

LE MAQUILLAGE

Le maquillage, indispensable à la scène, est tout à fait déplacé à la ville.

Indispensable à la scène car, au feu de la rampe, la femme la mieux dotée, en ce qui touche à la clarté du teint, paraîtrait avoir le visage sombre. Il faut donc l'éclairer à l'aide d'une légère couche de blanc gras ou

liquide, et tant qu'on y est, le bâton de noir ou de bleu doit agrandir les yeux et le bâton de rouge apporte aux lèvres un éclat d'agréable fraîcheur.

Mais tout ceci, je le répète, n'est admissible qu'à la scène, ce qui veut dire... à distance.

Hélas ! depuis quelques années de charmantes jeunes filles sont atteintes de l'idiote obsession du maquillage, et alors... ce n'est plus à distance... c'est à bout portant qu'elles vous imposent effrontément une frimousse disparaissant sous une couche de couleurs
diverses !

Mélangez-moi dix jolies filles avec dix pécheresses carrément sur le retour, si toutes les vingt sont uniformément et outrancièrement maquillées, ma foi... je ne saurais établir mes préférences, je les classerai toutes ex-æquo !

Et je ne serai pas le seul !

Voilà le résultat obtenu par cette triste habitude de se peinturlurer la face !

C'est donc déplorablement maladroit de la part du beau sexe, en herbe, que de remplacer la fraîcheur enviable de la jeunesse par l'application brutale des peintures; de ces peintures qui, malgré les boniments de ceux qui les vendent ou les fabriquent, laissent leurs traces sur les vêtements de ceux qui s'en approchent.

De mon temps, la femme avait assez de retenue pour s'en tenir à la poudre de riz, dont elle ne faisait usage qu'avec modération. Aujourd'hui, cela tourne à la frénésie. En chemin de fer, en autobus, au café, au spectacle, ces dames exhibent leur sac à main, se
mirent un instant dans la glace qu'il contient et... en route pour un petit raccord !

En plein public, l'opération se manifeste : la poudre, le noir, le rouge, sont employés avec dextérité, on dirait que la "maquillée" met un certain orgueil à démontrer à quel point elle en connaît l'usage !

II y en a même qui vont fort !... Dans un cinéma, j'ai vu l'autre semaine une de ces excentriques transformer en appartement... oui, oui, en appartement, la loge qu'elle occupait d'ailleurs à elle seule...

Elle commença par absorber gâteaux, bananes et oranges; la loge était de ce fait transformée en salle à manger.

Ensuite, elle grilla deux cigarettes à bout doré; ça... c'était le fumoir.

Puis, au moment où la séance allait commencer, la daine se rafistola, se... réajusta et se poudra copieusement. Ça... c'était le cabinet de toilette.

Enfin voilà que le film se déroule, les lumières s'éteignent, si bien qu'un instant après, plongée dans la plus complète obscurité, je compris que mon excentrique voisine... roupillait !

Ça... c'était la chambre à coucher !

La belle maquillée ronflait absolument !

Une heure après, la lumière fit sa réapparition. Alors, aussi discrètement que rapidement, je risque un œil sur la belle, et... intérieurement, je me suis tordu car, à la suite de ce petit coup de sommeil, elle avait les yeux très gonflés ! Moi... c'était la rate...

Hélas ! le sommeil ne convient pas au maquillage, tout le travail était à recommencer...

Entretenir du matin au soir ce fastidieux subterfuge, cela devient donc une véritable corvée, un genre d'esclavage, et tout ça, je le répète, pour se donner un aspect qui n'a rien de bien sympathique.

Vivent les visages nature !

Mesdames, Mesdemoiselles, croyez-en l'impression générale. Tous ces fards, toutes ces poudres, toutes ces crèmes, c'est très... toc allons !...

La Liberté du Sud-Ouest.

QUESTION D'APPRECIATION

Je sais bien qu'il faut un certain courage pour s'attaquer à des réputations consacrées. D'aucuns diront que c'est plutôt de l'audace.

Cependant les Parisiens ne sont pas exempts d'erreurs et les leurs ont ceci de terrible, c'est qu'elles s'imposent souvent très longtemps !

A ceux qui s'en aperçoivent, à ceux qui ne partagent pas l'engouement créé à Paris, on reprochera d'être... province, de n'être plus... à la page, de s'épaissir...

Cependant, lorsqu'on a passé près de quarante ans dans la capitale et qu'on lui fait annuellement quatre ou cinq visites d'une durée de quinze jours chacune, on est tout de même autorisé à formuler ses petites impressions dont la qualité n'est peut-être pas inférieure à celle des appréciations que peuvent émettre les critiques permanents.

L'habitude, la terrible habitude, peut parfois nous trahir. Prenons, par exemple, le mari d'une très jolie femme; petit à petit ce mari arrive fatalement à ne plus s'apercevoir de la beauté de sa moitié.

De même que le mari d'une femme laide finit également par s'habituer à cette laideur qui impressionnera celui qui verra cette femme pour la première fois !

Alors, pourquoi voulez-vous que l'auditeur qui ne voit pas fréquemment une artiste ne la juge pas, s'il est qualifié pour cela, avec plus d'impartialité que celui qui ne va la voir qu'avec la conviction bien arrêtée qu'il la trouvera parfaite?

Le triomphe de Mlle Mistinguett n'est selon moi qu'une longue et grosse erreur. Je répète que je parle en toute franchise, sans le moindre parti pris; cette fantaisiste n'a absolument qu'uni voleur commerciale par suite de l'incommensurable réclame faite sur son nom par des impresarios successifs et emballés ! et je ne consentirais à juger la chose autrement que si Mlle Mistinguett effectuait avec succès une tournée européenne, mais une tournée Mistinguett non truquée, ce qui veut dire : présentant une Mistinguett toute seule,

une Mistinguett non accompagnée en scène par une troupe de comparses, une Mistinguett laissant à Paris ses millions de décors, ses millions de costumes et d'accessoires et aussi son régiment de machinistes !

En un mot, je voudrais lui voir faire une tournée comme Paulus, moi, et bien d'autres en faisions dans le temps, et comme en font encore les Perchicot, Bertin, Georgel, Yvette Guilbert, etc., qui partout obtiennent en se présentant seuls en scène, le maximum du succès.

Eh bien.., si Mlle Mistinguett réussit à se faire applaudir au cours d'une tournée de ce genre, je consentirai à reconnaître que moi seul me suis trompé, que moi seul suis un fou, et je consentirai alors à ce que l'on m'attache... n'importe où... même dans une ambassade !

AU RIDEAU !

Et voilà, c'est je crois le moment de baisser la toile.

Je m'étais tracé un programme, je l'ai suivi de mon mieux, exposant mes impressions personnelles tout en ayant soin de ne pas m'écarter de la vérité, espérant de la sorte intéresser mes lecteurs car, jugeant les autres d'après moi, je tne suis imaginé que toute
vérité était bonne à lire !

FIN

Établissement Busson, 117, r. des Poissonniers, Paris (18e) - Tél.: Nord 18-31